

Karoline GEORGES

Variations endogènes



alfo

VARIATIONS ENDOGÈNES

DU MÊME AUTEUR

Roman

La Mue de l'hermaphrodite, Leméac, 2001

Ataraxie, Éditions de l'Effet Pourpre, 2004

Sous béton, Alto, 2011

Poésie

(l'individualiste), Maelström, 2006

Littérature jeunesse

L'itinérante qui venait du Nord, Leméac, 2003

Karoline Georges

Variations endogènes

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Georges, Karoline, 1970-

Variations endogènes

ISBN 978-2-89694-180-3

I. Titre.

PS8563.E629V37 2014 C843'.6 C2013-942674-4

PS9563.E629V37 2014

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Karoline Georges remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
de son appui financier.

Photographie de la couverture: Sveltana Tepavcevic
Means of Reproduction no. 1192
www.svjetlanat.com

ISBN : 978-2-89694-180-3
© Éditions Alto, 2014

À ma mère

La victime

On l'observe un instant, sans s'arrêter, souvent du coin de l'œil. Puis on s'éloigne d'un pas pressé, déjà ailleurs, du moins en pensée. Quelques-uns l'évitent de justesse avant de se fondre dans la mêlée ; d'autres, moins attentifs, la bousculent avant de la remarquer ; cris surpris, excuses à peine formulées, la foule viole son espace vital mais, mine de rien, la petite danse sur la pointe des pieds, sa robe virevoltant sous les gifles du vent.

Une goutte ici, deux là, ça sent l'orage et plus on guette le ciel plus l'enfant dérange, obstacle imprévu sur un parcours obligé. On soupire, on s'impatiente et la petite sautille, esquive quelques coups, en encaisse quelques autres ; elle évite de soutenir les regards outrés qui lui intiment de dégager le passage.

Un homme s'arrête net, l'oreille sur son portable. Son regard dérape sur l'enfant, s'attarde sur la

délicate rondeur de son fessier. L'homme abrège sa conversation, enfouit son cellulaire dans son impeccable veston. La gamine pivote maladroitement sur elle-même, les bras au ciel, les yeux fermés. Elle a six ans, pas plus, sûrement moins. Pieds nus, une robe trop courte, le visage barbouillé, les fesses dénudées, elle enroule des mèches de cheveux autour de ses poignets. L'homme recule de trois pas, hésite, puis rebrousse chemin vers son véhicule, jetant des regards furtifs en direction de la petite. Il s'installe derrière son volant, haletant, hypnotisé par les mouvements de l'enfant, séduit par cette chair rose, cette vie toute fraîche qui détonne entre les innombrables carcasses incolores affublées de cellulite, de varices, de vergetures qui circulent autour d'elle. Même de loin, la gamine respire sa pureté avec insolence. La pluie s'intensifie, la foule se disperse et la petite s'immobilise, main sur le front, bouche ouverte, jetant des regards ici et là, cherchant peut-être un refuge. Alors, l'impossible se présente : une place de stationnement, tout près de l'enfant, et l'homme démarre, s'accroche à son volant. Lumière rouge, verte, les véhicules s'approchent, l'homme s'énerve, angoissé ; feu clignotant, klaxon, il se range doucement ; la gamine sort la langue, s'abreuve à même le ciel, goutte dans l'œil, gouttes partout, elle rit, elle sautille, à deux pas, sa robe plaquée contre sa chair de fleur. Le ciel gronde, la pluie s'épaissit, on court, on glisse, l'homme hésite, rendez-vous en tête, mais l'enfant l'obsède et personne n'observe, personne ne remarquera. Personne. La vitre s'enfonce dans la portière, l'homme se penche :

«Tu vas attraper la mort!»

La fillette s'approche de l'étranger, un grand sourire, la bouche rose, les yeux clairs; l'homme se recroqueville un peu, impressionné, intimidé.

«Pardon?»

Une voix flûtée, une main qui glisse sur la carrosserie, son regard fixe, naïf, enjoué.

«Tu ne peux pas rester sous la pluie! Où est ta mère?»

— Je ne peux pas rentrer sans ma culotte.»

Frémissement. L'homme feint de ne pas bien entendre, l'enfant s'approche, ventre collé contre la portière, jambe qui virevolte à l'arrière.

«Ma culotte. Elle est coincée sur la clôture, dans la ruelle. C'est à cause du chien. J'avais peur et je n'ai pas vu les barbelés.

— Mais ce n'est pas une raison pour rester sous la pluie! Monte, je vais te ramener chez toi.

— Il faut que je ramène aussi ma culotte. Tu vas m'aider monsieur?»

Les voilà qui s'engagent, côte à côte, dans une ruelle étroite, jonchée de poubelles. L'homme pense à ces petites fesses qu'il va bientôt caresser. D'ordinaire il se contente de glisser la main entre les cuisses des fillettes, pour sentir la fermeté de la vulve minuscule; le souvenir tactile suffit à nourrir ses fantasmes,

mais parfois il enroule les doigts des plus jeunes autour de sa verge et demande à ce qu'elles serrent, de toutes leurs forces. Il aime les voir s'amuser à l'effort, certaines éclatent de rire, et chaque fois ça l'émeut, cette joie brute, vibrante, candide. Aucune jouissance n'est plus forte que celle qui émerge sous le toucher de ces étoiles de chair ; rien n'est plus beau, plus fascinant, rien n'est plus vivant. Il avance, surexcité, une main dans sa poche, sur son sexe enflé, et l'enfant gambade à ses côtés, pleine de fous rires et de pluie. Et voilà le bout de la ruelle, puis un mur, puis un passage à droite, ils tournent, ensemble ; l'homme cherche la clôture, comprend trop tard qu'il n'y a ni culotte ni barbelés.

Le bâton fracasse sa tempe, il s'effondre, la main crispée sur son érection ; il ne voit ni l'autre gamine, à peine plus âgée, le visage dissimulé dans ses bras repliés en parapluie, ni l'adolescente et sa grimace haineuse, ni son fantôme qui attend en trépignant sur place, face contre le mur, les mains sur les oreilles, les yeux fermés sur un murmure mélodique. La plus grande frappe encore, de toutes ses forces, sa chevelure plaquée par la pluie contre les courbes naissantes de sa poitrine. L'autre s'approche prudemment, cherche dans une poche, en extirpe une épaisse liasse de billets retenue par une pince d'or, puis elle souffle :

« Un riche. Deux autres comme lui et on pourra fuir, loin d'ici. »

L'incitation

Claire est assise bien droite dans son bain rempli d'eau fumante. Elle tient une lame de rasoir, appuyée contre son poignet.

Il l'observe, en retrait, les bras croisés.

« Il est encore temps de sortir d'ici, Pierre.

— Je vais rester, jusqu'à la fin. »

Il arpente la salle de bain ; ses yeux glissent du plafond au plancher. Tout est immaculé. De la fenêtre, un rayon de soleil perdu dans l'immensité d'un nuage noir plonge dans le bain ; de la poussière roule en spirale dans le corridor de lumière, entre les genoux de Claire.

« Tu ne réussiras pas à me faire changer d'idée.

— Tu vas pleurer. Tu vas blâmer tout le monde. Mais c'est à peu près tout ce que tu vas faire.»

Claire enfonce la lame dans son poignet, dessine une ligne rouge ; le sang jaillit. Pierre éclate de rire. Claire repose la lame sur son ventre.

«Ton entaille est trop petite. Tu vas mettre des semaines à te vider. C'est tout toi. Ambitieuse, mais incapable. Impuissante.

— Je vais avoir droit à ton Jugement dernier? Tu vas me répéter à quel point tu me détestes?

— Je ne te déteste pas. Je ne t'aime pas non plus. Si tu veux la vérité, je n'éprouve presque plus rien pour toi. Un peu de pitié, peut-être.»

Il s'approche d'elle, s'agenouille près du bain, effleure son poignet qui saigne.

«C'est douloureux?

— Oui.

— Je peux rester tout près?

— Tu fais comme tu veux.

— Qu'est-ce que tu ressens?»

Ils s'observent, fouillent chacun le visage de l'autre. Il semble imperturbable ; elle tente de sourire, n'y parvient qu'à moitié.

«Je sais ce que je veux.

— Tu n'as jamais su ce que tu voulais.

— C'est vrai. »

Pierre caresse le bord du bain. Claire plonge la tête entre ses cuisses. Elle gémit.

« J'ai fait souffrir ceux que j'aimais. Je pense surtout à ça depuis des semaines. »

Pierre effleure doucement le visage mouillé de Claire ; d'un doigt il dessine un rond autour de sa bouche.

« La vérité, c'est que tu es trop égocentrique pour réaliser à quel point tu as blessé tout le monde. »

Il sourit ; elle sourit à demi.

« Embrasse-moi. »

Il l'embrasse. Ils s'immobilisent, lèvres collées, sans plus bouger. Elle s'arrache d'un geste brusque. Puis Claire pleure ; elle tremble. Pierre fixe le mur blanc. Le sang coule, à un rythme régulier. L'eau du bain est agitée d'une multitude de tourbillons roses, rouges. Dehors, le vrombissement d'un moteur d'avion grandit ; dans l'ouverture de la fenêtre, une aile de l'avion perce le nuage noir ; le bruit s'éteint.

« J'ai été tellement angoissée. Toute ma vie.

— Oui. Et prétentieuse. Et rancunière. Tu n'as jamais cru en rien. Ni en personne. Je n'ai jamais connu quelqu'un de plus colérique que toi. Quand

tu buvais, tu étais monstrueuse. Et tu buvais toujours trop.

— Je sais. »

Ils échangent un sourire, en même temps.

« Ouvre la plaie plus grande, dans l'autre sens, ça va accélérer le processus. »

Claire enfonce la lame dans son poignet, étire la fissure, un centimètre, puis deux, puis cinq. Elle repose la lame sur son ventre, dans l'eau rouge qui vient lécher sa chair. Claire pleure, la bouche ouverte dans un cri silencieux. Pierre se recroqueville, près d'elle. D'un doigt, il dessine des étoiles invisibles au sol.

« J'aurais voulu faire les choses autrement. Mon suicide est un avis de défaite. »

Pierre prend la main de Claire, la serre très fort.

« Non, c'est l'acte le plus sensé que tu puisses commettre.

— Toutes ces années à m'agiter. À souffrir. À faire souffrir. À mal désirer. Mais il ne reste plus rien. Mes souvenirs s'embrouillent. Tout s'emmêle. Je peux disparaître. Sans regret. Ni remords. Ni rien. Je peux mourir.

— Tu n'as pas le choix. »

Claire pleure. Les premières gouttes de pluie glissent lentement sur la paroi lisse de la fenêtre. Pierre

s'adosse au bain, respire bruyamment ; il se redresse aussitôt, le visage impassible.

« C'était ça ou la phase terminale. Tu serais devenue impotente dans quelques semaines, peut-être même avant. Paralysée dans un centre de soins palliatifs. Tu ne voulais pas ça. Tu voulais...

— ... un peu de dignité. »

L'image calme Claire. Elle gémit.

« Ça y est. J'y suis, je le sens. Tu peux me laisser. »

Pierre se lève, les yeux embrouillés de larmes, les lèvres tremblantes, le souffle court.

« Tu avises les autorités dans trois heures. Pas avant. Je ne veux pas de sauvetage in extremis. Il y a une enveloppe pour toi sur le comptoir de la cuisine. Merci. Je n'y serais jamais parvenue sans toi. »

La respiration de Pierre s'accélère ; il pâlit. Son visage se transforme ; il semble revenir de loin. Il devrait sortir de la salle de bain sans ajouter un seul mot ; il a réussi à livrer les répliques qu'elle attendait de lui, à la virgule près, mais il ne peut s'empêcher de prendre sa main, de l'embrasser.

« Claire, je vais honorer ta mémoire », murmure-t-il.

Claire ferme les yeux, le visage détendu. Elle sourit. Pierre se retire, à pas feutrés. Il s'arrête au seuil de la porte, incapable de sortir de la pièce, de quitter cette femme qu'il admire depuis trois décennies. Elle lui a donné sa première chance ; il lui doit ses plus

beaux rôles, sur scène. Et à l'écran. Une grande dame, qu'il aime comme sa propre mère. Il fouille son visage une dernière fois, n'y trouve aucune souffrance, aucun regret. Que de la sérénité. Une immense tristesse lui noue la gorge ; il sent monter les larmes. Elle ne voulait pas de ça, *pas de larmoiement*, lui a-t-elle fait promettre. Alors il s'éloigne ; il referme la porte de la salle de bain derrière lui. Doucement.

L'amour

Avant toi Laura, j'avais tout accompli. J'avais des millions en poche, en banque, en actions, des millions qui se multipliaient ; j'étais en équilibre au-dessus de l'époque, un funambule sur un fil d'or.

Avant toi Laura, j'incarnais le fantasme des amazones, qui paraient devant moi dans leur suite de poses, de sourires, d'intonations ponctuées de petits rires enfantins pour titiller ma testostérone. Je savais témoigner de mon érection avec une fleur, un bijou, ou plus souvent un verre de grand cru, additionné de deux puis de cinq autres, jusqu'à détendre à point les chairs que je m'apprêtais à combler de ma sève sans cesse renouvelable, une sève examinée chaque premier lundi du mois par toute la batterie de tests médicaux disponibles. J'étais impeccable, Laura. J'avais enregistré en moi depuis ma naissance les images des plus grands héros du cinéma, de la télévision, j'avais bien examiné la prestance des athlètes

olympiens ; j'avais accumulé une quantité incalculable de modèles pour m'enseigner à exister, des hommes applaudis, vénérés, dont l'audace excitait les jouvencelles, dont l'indépendance stimulait les plus grandes idées de progrès, dont le mystère inspirait tous les exploits de l'imaginaire. Il m'importait peu que la plupart des figures adorées fussent des personnages romanesques ou des constructions médiatiques, toutes les caractéristiques du mâle suprême avaient fusionné en moi pour former mon programme d'actions et de réactions. Et j'étais bel et bien devenu riche et puissant à mon tour, j'étais réputé pour mon élégance, ma culture. Je savais répliquer aux dialogues les plus salaces ou provocants, je savais être posé et froid avec les demi-cerveaux montés sur talons aiguilles qui souhaitaient faire l'étalage de leur savoir et de leur point de vue avant de prendre une même pose, cul ouvert et tête écrasée dans le coin du mur, là où toutes les idées se confondaient en une seule : éjaculer.

Avant toi Laura, j'étais devenu un pied de nez pour l'ensemble de l'humanité qui n'avait plus d'autre réalité pour moi que son potentiel boursier. Pendant quarante-cinq ans, j'ai employé toute mon existence à réussir mon nœud de cravate et à gravir les sommets de ma civilisation jusqu'aux plus hautes tours de verre et d'acier, pour jouir du panorama de l'époque sous air conditionné.

Mais avant toi Laura, je n'avais jamais vraiment joui.

À vingt ans, j'avais déjà goûté les chairs noires, rouges et jaunes, enculé bon nombre de petits culs blancs, j'avais souillé le visage de fausses et de vraies blondes, de brunes bouclées au bronzage doré, j'avais giclé dans des gorges profondes aux lèvres enrobées de gloss ou de rouge mat, naturellement charnues ou gonflées de silicone, ce qui revenait au même, une pression chaque fois semblable pour permettre le déclenchement d'un trop court soubresaut de plaisir.

Avant toi Laura, j'éjaculais comme on se ronge les ongles. Avec compulsion, à répétition, sans trop m'en rendre compte. Je me jetais poliment dans un condom et ma jouissance ressemblait probablement à l'écrasement des spermatozoïdes contre l'imperturbable surface du caoutchouc : une lancée immédiatement refoulée sur elle-même. J'étais tout aussi coincé dans ma sexualité que mon gland par la succion du condom, à craindre l'infection et l'ovulation, l'émotion et l'inévitable complexification des relations. Parfois je parvenais à une forme d'emportement, de spontanéité qui commandait de déchirer la culotte des quadras et d'arracher la jupe des commando girls dont la chatte nue n'avait plus de l'animal que l'insolente indépendance ; oui, j'étais presque latin, plein de cris, de petits mots doux balancés à l'oreille, je savais trouver d'une seule poussée l'un ou l'autre des orifices chauds et humides prescrits par le Kama Sutra. Et de la même manière, les chiennes que je montais savaient hurler et mordre, elles pouvaient se débattre et geindre et gémir, mais toujours sur la hauteur de leurs talons aiguilles dont jamais elles ne

tombaient, car les femmes que je désirais étaient toutes parfaitement idéales. Ainsi, je n'ai jamais connu la texture d'une chair flasque, jamais décelé sur aucun visage la moindre ride, jamais senti un soupçon de relent de sueur sous l'infinie variété des parfums dont mes amantes se couvraient. Les femmes de ma vie ne présentaient aucune défaillance, pas un grain de cellulite, pas un poil qui ne soit impeccablement coiffé; elles apparaissaient toutes avec un sourire immaculé, les dents encore plus éclatantes que leur regard sublimé par les fards les plus riches. Et elles savaient se mouvoir, du jeu de la tête autour de laquelle virevoltaient boucles et mèches aux couleurs de la terre et de la nuit ou dorées comme les jours les plus longs jusqu'à la cambrure du dos au bout duquel roulait un cul lisse et rond, musclé, plantureux. Les femmes qui réussissaient à capter mon attention savaient me darder d'un regard hypnotisant; l'ensemble de leurs courbes évoquait déjà la grâce de la jouissance qu'elles allaient feindre ou atteindre avec moi. Ou avec un autre. Ou même avec plusieurs autres, à l'infini. Et c'était là que le véritable jeu se jouait, dans cette surenchère d'idéaux qui s'exprimaient à coups de rencontres magnifiées dont le seul enjeu consistait à tenter de dénicher le Graal peut-être dissimulé derrière l'un ou l'autre des regards de connivence attrapés au vol dans un salon bondé de regards semblables où s'entrecroisaient une multitude de corps sublimés, tous conformés par la même culture de la perfection.

Avant toi Laura, entre mes partenaires et moi, il n'y avait en vérité que l'art de la pornographie, un simple savoir-faire de la pénétration extrême, de l'insulte, de la fessée, et tout un assortiment de gadgets, de godemichés fluorescents à planter dans mon propre cul pendant que mes copines coordonnaient leur excitation de part en part d'un même bout de plastique. Mais peu importait la complexité des nœuds de bondage avec lesquels je mettais en scène mes éjaculations, malgré la beauté de mes amantes dont le fond de teint ne coulait pas, dont la longueur des cils était certifiée waterproof, dont les seins étaient aussi fermes que mes premières érections, j'avais toujours en tête mon standing à imposer, la suffisance d'une suite de neuf chiffres en banque à alimenter, la fierté d'un torse épilé et juste à point musclé à soutenir, et la confiance perpétuelle d'être assez bandé pour défoncer la plus pincée des chattes.

Avant toi Laura, le sexe était devenu une opération risquée, j'avais toujours à craindre l'issue de mes manœuvres, et la jouissance n'était qu'un court-circuit inespéré, quelques secondes où le cours de la Bourse disparaissait, écran noir, silencieux, puis l'Univers réapparaissait, une suite de chiffres tourbillonnant autour de moi, un vortex dont j'étais l'œil, impassible.

Avant toi Laura, l'amour n'était qu'un état de la chair, un bref momentum d'excitation, un désir intermittent dont l'objet n'était jamais défini. J'étais coincé dans un jeu de rôle, où seuls les prénoms de mes vis-à-vis changeaient, où tout aboutissait au bout de

mon gland, dans une sensation diffuse de quelques secondes et ça recommençait, douche et nouvelle chemise immaculée, cravate pointant le lieu du drame sexuel que je ne voulais pas voir : mon insatisfaction continue.

Et puis tu es apparue.

Tu étais là, au cœur du va-et-vient des ouvriers qui achevaient mon dernier refuge du Grand Nord. Je me souviens avoir remarqué la singulière brillance de ta chevelure sous la lumière nordique.

Autour de nous s'élevaient les murs de béton et de verre qui allaient voir naître ma plus grande passion.

J'avais fait construire ce refuge pour prendre un temps d'arrêt, pour me retrouver, tabula rasa. Alors je t'ai d'abord ignorée. Pendant des jours j'ai erré dans mon manoir, j'ai glissé du lit aux fenêtres, pour observer l'horizon plat, le ciel pur, l'absence de présence. Je circulais sans un regard pour les domestiques ou les meubles ou les œuvres d'art que j'avais accumulées avec une si grande ferveur pendant des décennies.

J'étais épuisé, Laura.

Et puis un matin, j'ai enfin remarqué la lueur dans ton regard. Ce calme absolu. Ton silence n'était pas forcé. Tu observais chacun de mes gestes, même les plus grossiers, d'un sourire égal.

Je pouvais grimacer, hurler, rien ne te perturbait.

Tu comprenais tout. Tu ne jugeais pas. Alors, j'ai voulu te connaître.

J'ai d'abord pensé que tu ressemblais à toutes les autres, Laura. Les reflets du jour et de la nuit sur ta peau satinée me rappelaient les mille chatolements sensuels du passé. Le délicat dessin de ton mont pubien révélait une anatomie féminine que j'aurais pu sculpter en aveugle tant je la connaissais par cœur depuis longtemps. La souplesse de ta chevelure que j'enroulais autour de mon sexe réveillait en moi des souvenirs juvéniles, mes premiers émois amoureux à la campagne avec mes cousines. Oui, tu étais semblable au millier de corps que j'avais embrassés. Mais il suffisait que je plonge mon regard dans le tien pour que s'anime en moi une intensité inédite. Ta présence était si précise, si dense, si posée, que j'ai eu envie de te souiller.

J'ai donc fouillé ton corps. J'ai forcé tes gestes, n'importe comment, j'ai été cruel, brusque, abject, et subitement j'ai eu vraiment envie de toi.

Et tu m'as laissé faire, Laura.

Il a suffi que nos corps se rencontrent, à peine quelques secondes en toi. J'ai hurlé tellement le choc m'a tétanisé. Mon sexe en toi a pris une expansion inattendue, comme si ton corps l'avait fécondé. L'orgasme a été si violent que j'en ai pleuré pendant des heures.

Et tu as compris l'ampleur de mon éveil, d'un regard.

Tu n'as rien dit. Et dès lors, je t'ai aimée.

Pendant des mois, j'ai appris à exister par la lumière de ton regard, en silence, nus en permanence, nos sexes unis dans une étreinte de plus en plus étroite.

C'était musique, nous deux. Une liberté inédite. Un abandon extatique. Nous étions toujours en phase. Même cycle du désir. Même sommeil. Même période de repli pour méditer, dans ce silence si profond qui nous couvait.

Avec toi Laura, j'ai appris à ne plus rien attendre, immobile. Je t'ai confié mes plus vieilles blessures. Je pouvais m'effondrer, tout regretter, craindre le pire, je pouvais t'insulter, te repousser, tu acceptais tout, tu m'acceptais, moi. Exactement moi, sans masque. Entier. Sans promesses.

Notre histoire se résume en si peu de mots : nos corps, transis. Qu'un long corps-à-corps ininterrompu.

Je suis heureux, Laura, c'est ce que je veux que tu saches. Je sais que tu sais déjà. Que tu as toujours su, que tu n'as jamais douté, que notre amour est d'une pureté inaltérable. Tu es l'apogée de mon existence.

Et c'est pourquoi je t'offre notre manoir du Grand Nord en héritage.

Tu y seras protégée. Pour l'éternité.

Notes à l'intention de mon exécuteur testamentaire :

Voici mes dernières volontés :

- J'aimerais qu'un poète réécrive le texte ci-joint pour lui insuffler toute la noblesse nécessaire.
- Je désire que l'on grave ledit texte sur le mur extérieur sud de mon manoir.
- Il faudra mettre Laura sous verre, dans l'exacte position où je l'ai laissée sur la moquette. Elle aura besoin d'un brin de toilette. Recolorez ses lèvres. Je ne vois aucun inconvénient à ce que son corps soit enduit d'un vernis protecteur. Choisissez le meilleur. Laura doit traverser les siècles.
- J'exige que mes cendres soient déposées dans l'utérus de Laura.
- Je me suis assuré que le modèle Laura a été retiré du marché, mais j'aimerais que vous rachetiez l'inventaire déjà écoulé. Trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-neuf exemplaires sont encore en circulation au moment où j'écris ces lignes. Il faut les détruire, tous. Je l'ai promis à ma Laura.

La séance

«Comment la décrire? C'est une femme sans âge. Aucun trait distinctif, gabarit moyen. Des cheveux sans couleur, ramassés en chignon serré; une vieille robe poussiéreuse, tachée, déchirée. Je ne réussis jamais à me souvenir de son nom. Trudersylet. Trydersuly. Tryserdulet.

Elle entre chaque fois en fixant le plancher. Parfois elle grommelle. Et la salive s'accumule sur sa lèvre inférieure. Une salive mousseuse, presque solide. Elle prend le temps de bien essuyer la poignée de porte avec un vieux mouchoir, puis elle traîne ses talons de bois jusqu'à l'autre bout du canapé avant de s'isoler au fond de la pièce, à côté du cactus, face à mon classeur.

La première fois, j'ai enclenché le protocole :

Comment puis-je vous aider?

Là, crise de larmes. Elle fripe trois mouchoirs contre son nez, dans une suite de grimaces. Petit cri aigu. Soupir deux minutes plus tard. Les cinq dernières minutes de la séance, je me suis mise à transpirer. J'anticipais le moment où j'allais la prier de sortir.

Alors, l'improbable s'est produit : l'alarme de sa montre a retenti. Mon énerguemène s'est calmée, a glissé un chèque froissé sur mon bureau. Sans me saluer, le regard au sol entre ses pieds, elle a disparu.

La deuxième fois, reprise de la première partie du rituel ; yeux écarquillés fixés sur le plancher, porte minutieusement refermée, mouchoir roulé sur la poignée, talons qui raclent le sol, elle s'assoit au fond de la pièce. Je lance, encore :

Comment puis-je vous aider ?

Cette fois, réponse, ton laconique :

Je n'arrive pas à tout comprendre.

J'ai d'abord pensé que c'était une évidence imparable. Le plus avéré des lieux communs. Et ça m'a agacée. Mais par la suite, chaque fois qu'elle m'a confié son problème, j'ai feint une curiosité attentionnée.

Ainsi s'enchaîne donc notre entretien, répété à chaque séance, à quelques détails près :

Qu'entendez-vous par tout comprendre ?

Tout. Comment tout fonctionne. Comment faire ce que je dois faire et pourquoi. Tout.

Je fais semblant de réfléchir, par conscience professionnelle.

Je vois, je dis. Mais personne ne vous demande de tout comprendre. Et personne ne comprend tout. C'est l'affaire des dieux. Nous n'en sommes pas encore là, non?

Ma cliente regarde droit devant, mains jointes sur ses genoux joints.

C'est ce que je vous dis. Je ne comprends presque rien.

Ailleurs, avec d'autres, je m'amuserais ferme, je me dilaterais la cervelle à chercher des citations philosophiques, j'illustrerais mon propre primitivisme d'exemples cocasses. Mais avec cette cliente, je tiens un autre discours, mon discours de circonstance :

Je dirais que ce n'est pas un problème en soi.

Mais elle affirme toujours, implacable :

Ça m'empêche de fonctionner.

Je lui demande de m'expliquer.

Ça m'empêche de fonctionner, insiste-t-elle.

Alors je résume, gentiment :

Vous voulez dire que, tant que vous ne saurez pas tout, vous ne pourrez pas exister convenablement?

Exactement.

Le problème est posé ; la plaie, purulente. Je lui dis que je crois que c'est l'affaire de chacun, malheureusement.

Œil glissé vers le mien, lèvres qui tremble, dos qui menace de se courber.

Je ne crois pas, non. Les autres fonctionnent. Ils se marient, ils travaillent, ils ont des activités. Pas moi.

Vous ne travaillez pas ? que je demande. C'est une question insipide, mais je dois trouver une piste, n'importe laquelle, pour sortir de cette impasse intellectuelle.

Je suis incapable de me concentrer sur autre chose que mon inaptitude à fonctionner.

Je crois que je viens de mettre le doigt sur une pathologie d'une banalité rassurante. Je n'ose rien diagnostiquer, mais je griffonne deux mots, toujours les mêmes : incapacité/obsession puis, entre parenthèses, (névrose obsessionnelle?).

Le questionnaire se poursuit : vous avez un partenaire, des amis, une famille ?

Je ne comprends pas vraiment les autres. Je ne peux donc pas interagir convenablement.

Je marque mon écoute d'un hochement de tête ; puis ma question passe-partout émerge, malgré moi :

Vous voulez me parler de votre passé ?

Alors, elle me parle de la mort.

Elle me dit qu'elle a toujours pensé à mourir. Que d'ailleurs chaque fois qu'elle se retrouve devant moi elle y pense plus fort.

Qu'elle y pense très fort à ce moment-là, tandis qu'elle me regarde droit dans les yeux.

Alors, je glisse. Je glisse.

Pourquoi penser à la mort maintenant ?

Parce que je vais mourir.

Vous êtes en vie. Vous pouvez penser à la vie.

Oui, mais la vie prépare la mort.

La vie ne prépare pas la mort, elle la précède.

C'est pareil. De toute manière, on meurt.

Oui, mais d'abord on vit.

C'est ce que je dis : on vit pour ensuite mourir.

Mais c'est seulement ensuite.

Vous voulez me faire comprendre quelque chose de la vie, mais vous excluez une partie de l'équation.

Je n'exclus rien. Je vous suggère seulement de prendre conscience de la vie.

Je prends à la fois conscience de la vie et de la mort. Sinon on n'a pas vraiment conscience.

Mais si on pense trop à la mort, on ne peut plus vivre. Et présentement nous sommes vivants. C'est ce qui compte. Avez-vous peur de mourir?

Pourquoi j'aurais peur de mourir?

Parfois les gens ont si peur de la mort qu'ils y pensent sans arrêt. Parfois les gens ne veulent pas mourir.

Comment les gens peuvent-ils être certains qu'ils ne veulent pas mourir s'ils ne connaissent pas encore la mort?

Ils ont peur.

C'est bizarre.

Qu'est-ce qui est bizarre?

La peur de mourir. Si la mort est le but de la vie, son aboutissement, tous les êtres vivants devraient avoir hâte de mourir, puisque c'est pourquoi ils vivent.

La mort, c'est la fin de la vie, pas son but. Les gens veulent vivre, ils aiment vivre. Est-ce que vous aimez vivre? Avez-vous des projets de vie?

Je veux apprendre à mourir le mieux possible.

Soupir exaspéré, doigts qui pianotent sur ses genoux. Et son regard. De la pitié à mon égard, presque. Je n'ai pourtant pas le choix ; nous devons ratisser l'ensemble de son existence, trouver les failles,

les comment du pourquoi. Mais à ce moment-là, je me sens ridicule, démunie, d'une fadeur intellectuelle risible. Je ne sais pas quoi rétorquer ; je ne dis rien et je sais que c'est une erreur, mais je suis incapable de briser le silence qui s'installe. Alors, elle me lance son chèque en ponctuant notre rencontre d'un regard dégoûté ; je me retrouve seule et je craque.

Crise d'angoisse, ou de paranoïa. Je ne sais trop.

C'est à ce moment-là que je me réveille en criant. Avec des palpitations cardiaques et tout. Voilà.

— Vous rêvez de cette femme toutes les nuits ?

— Toutes.

— Vous pouvez l'associer à quelqu'un ?

— Non, je ne crois pas. Je sais que je porte des souliers semblables. J'aime bien polir moi aussi les rampes d'escalier, les poignées de porte. Toutes les surfaces que je dois toucher. C'est une question d'hygiène élémentaire. Et j'aurais bien aimé être psychiatre comme vous, ça vous le savez depuis longtemps. J'aime beaucoup votre manière de me regarder sans expression. Ça me calme.

— Pouvez-vous me dire à quel endroit vous vous trouvez, actuellement ?

— Je suis devant vous. Avec vous. Dans votre bureau. Oui ? Non ?

— Oui et non, en fait. Ce qui compte, c'est que nous déterminions à qui vous pensez que vous parlez.

— Je vous parle à vous. Vous êtes la seule avec qui je réussis à dialoguer. Je vous parle même quand vous n'êtes pas là, et je fais semblant que vous m'entendez. Mais je ne réussis jamais à me souvenir de votre nom. C'est bien docteur Trudersylet? Trydersuly? Tryserdulet?»

Le plafond

Anna observe le plafond. Chaque nuit depuis un demi-siècle, elle s'est allongée sur le dos, a relevé le drap jusqu'à son menton, a patienté jusqu'aux premiers ronflements de son époux pour rouvrir les yeux sur ce carré parfait, à la surface lisse, aux angles droits.

Le plafond de la chambre à coucher d'Anna est son seul espace de liberté, le seul point d'équilibre dans son quotidien. Paul a quelques fois proposé d'installer un luminaire au-dessus du lit conjugal, mais Anna a toujours refusé, prétextant que c'était inutile, que la lampe de chevet et le plafonnier du placard suffisaient amplement, que la chambre était déjà bien trop encombrée. Anna doit enfoncer le haut de sa tête dans l'oreiller pour faire disparaître le décor et bien isoler le plafond dans son champ de vision. Elle doit aussi faire l'effort d'oublier le

vacarme du téléviseur ouvert en continu et les puissants ronflements de Paul. En tournant légèrement la tête à gauche, Anna rencontre le corps obèse de son époux, allongé nu sur le couvre-lit. Dans l'obscurité, elle perçoit à peine son rictus ivre ; son immense abdomen dissimule ses mollets bleuis par le diabète, ses ongles d'orteils jaunis toujours trop longs et ses pieds recouverts de multiples couches de poussière blanche, une forme maligne de pied d'athlète. Dans la lueur bleutée de la télévision, Anna peut seulement distinguer les dizaines de brûlures de cigarette qui s'étendent depuis son cou jusqu'à son nombril. Certaines sont encore fraîches, d'un pourpre profond ; d'autres, beaucoup plus anciennes, se fondent entre elles pour former un chapelet de petites taches orangées. Anna a vu des centaines de fois le mégot de cigarette glisser de la bouche de son époux, chuter en plein ronflement et mordre la chair de Paul qui sursaute alors dans un grognement avant de s'allumer une nouvelle cigarette pour tenter de s'endormir à nouveau.

Avant la retraite de Paul, quelques mois plus tôt, Anna trouvait le sommeil à l'aurore, lorsqu'il partait travailler. Elle réussissait à récupérer chaque jour un semblant de force pour sortir du lit et s'activer dans leur bungalow.

Mais Anna ne dort plus.

Le matin, au réveil de son époux, les quintes de toux de celui-ci se multiplient. Ses pas lourds, de la chambre à la toilette, puis jusqu'à la cuisine, engendrent une série de grincements, de craquements du

plancher ; viennent ensuite les claquements de portes d'armoires, les assiettes déposées brutalement sur le comptoir, le choc des ustensiles et de la porcelaine. Paul tousse et tousse encore, racle sa gorge pleine de mucus, et chacun de ses gestes maladroits ajoute au vacarme.

Alors, Anna observe à nouveau le plafond.

La lumière du jour révèle les cernes brunâtres laissés par les volutes de fumée. Il faudrait repeinturer, pense invariablement Anna, puis elle soupire. Paul n'a plus l'énergie de peindre, ni de pelleter, ni de frotter quoi que ce soit ; elle non plus. Ils sont seuls. Ils n'ont plus de nouvelles de leurs filles depuis des années. Ils sont isolés en banlieue, dans une villedortoir où s'alignent des bungalows construits cinq décennies plus tôt. Ils n'ont jamais fraternisé avec leurs voisins. La distance entre chacune des maisons est beaucoup trop grande pour créer quelque forme de complicité. On se salue parfois d'un hochement de tête impersonnel, puis chacun disparaît aussitôt dans sa forteresse entourée de conifères. Pendant quelques semaines, au printemps et à l'automne, on peut entendre des éclats de rire ou des hurlements de colère qui s'échappent des fenêtres ouvertes, mais dès l'avènement de la saison chaude, la climatisation isole de nouveau chaque bungalow dans son microcosme imprenable. Paul et Anna sont enfermés entre les murs jaunis de leur maison, et personne ne viendra repeindre le plafond de la chambre à coucher.

Anna observe le plafond et pense à sa mort prochaine, comme chaque nuit depuis un mois. Elle n'y pensait presque pas avant que son époux l'oblige à vérifier sa pression artérielle à la pharmacie. Anna était épuisée, oui, elle devait faire des siestes régulièrement, elle repoussait l'exécution de ses tâches ménagères, ce qui ne lui ressemblait pas. Anna a toujours fait son lit au réveil, et lavé la vaisselle après chaque repas. Elle a reçu une éducation ménagère très stricte et n'a jamais dérogé à sa routine. Jusqu'à la retraite de Paul. Une grande fatigue s'est installée depuis ; un coup de vieux, croyait-elle.

Anna a soixante-douze ans. À bien y penser, il y a longtemps qu'elle est épuisée. Depuis dix ans. Peut-être même vingt. Depuis la dernière crise familiale, où Paul a menacé d'assassiner tout le monde en commençant par sa femme, qu'il a plaquée contre le mur avec un couteau sous la gorge pour faire promettre à ses filles de ne plus jamais le contrarier. Anna ne se souvient plus de l'origine du conflit. C'était son anniversaire, on lui avait offert une belle jardinière ; Paul était saoul. Qui a dit quoi pourquoi, impossible de se remémorer. La lame était froide ; elle a saigné, un peu. À peine. Votre père était juste en boisson, on ne va pas en faire tout un drame, a-t-elle tenté de faire comprendre à ses filles, qui l'ont traitée de folle. La plus jeune lui a hurlé que ça suffisait ce climat de terreur, ces beuveries sauvages, qu'on ne pouvait plus excuser la violence par l'alcool. Paul, lui, n'a pas décoléré au lendemain de l'incident. Il ne voulait plus jamais revoir ses filles, qu'il jugeait ingrates. Anna n'a pas compris ce qui se

jouait. Elle s'est toujours dévouée à sa famille. Elle n'a jamais eu envie de faire carrière, à la manière féministe. Elle voulait enfanter ; elle s'est complètement oubliée pendant des décennies pour prendre soin de son époux, de ses enfants. Elle n'a jamais eu le temps de se faire des amies, ou de s'intéresser à quoi que ce soit d'autre que le bien-être des siens. Anna a mis plus de quatre ans avant de comprendre l'ampleur de la crise. Elle ne s'est jamais remise du rejet qu'elle a dû essayer, lorsqu'elle a tenté de contacter ses filles, à plusieurs reprises, sans réponse. Combien de fois a-t-elle dû se faire violence pour contenter l'un ou l'autre. Pour calmer les colères enfantines de son mari, ou les caprices de ses filles, au tempérament tout aussi intense que celui de leur père. Combien de disputes, d'insultes, d'accusations qui ne menaient à rien. Qu'est-ce qui était grave, qu'est-ce qui était inacceptable, Anna ne savait pas. Elle avait grandi à une époque où l'on pouvait se battre après un verre de trop et oublier la chose le lendemain. C'était avant les poursuites au civil et l'apparition dans le langage courant de mots savants comme diffamation ou intimidation ; c'était avant le divorce à l'amiable, une expression qui irrite Paul. Si tu me laisses, je te tue, a-t-il l'habitude de lui dire. Peut-être lui a-t-il répété trop souvent qu'il va la tuer pour toutes les raisons du monde, mais il s'est rétracté tout aussi souvent, en prétextant que c'était seulement une manière de parler, une façon de lui dire qu'il l'aime à la vie à la mort, qu'il ne peut pas vivre sans elle. Et tout ça épuise Anna depuis tellement longtemps. Comment a-t-elle pu poursuivre sa routine, à frotter pendant des décennies les murs et les

planchers pour tenter de faire disparaître les échos des milliers de cris, de menaces, Anna ne sait pas.

Il y a deux mois, elle a demandé à son époux de passer l'aspirateur pour la première fois de leur mariage, sans le regarder, d'une voix lasse ; Paul a été si surpris qu'il s'est exécuté sans un mot. La semaine suivante, Anna a réitéré sa demande sur le même ton, ajoutant qu'il était aussi temps de laver les draps ; elle lui a suggéré de commander une pizza le soir même, parce qu'elle n'avait pas envie de bouger ; le lendemain elle s'est endormie en lisant au salon à l'heure où elle devait s'activer pour préparer le dîner. Elle a peu à peu réduit toutes ses activités. Et c'est alors que son époux a eu l'idée de prendre sa pression artérielle. L'écran de la machine s'est illuminé sur deux nombres effrayants : 242/120.

Anna n'avait pas consulté de médecin depuis plus de quinze ans. La dernière fois, le gynécologue avait insisté pour lui prescrire des hormones pendant sa ménopause, même si elle n'en voulait pas ; elle avait tenté de lui expliquer qu'elle se foutait de l'éclat de son épiderme et de ses bouffées de chaleur ; elle avait eu envie de lui hurler qu'elle se foutait de tout, qu'aucun médicament n'allait lui ramener sa vie de famille. Elle avait quitté le cabinet en déchirant son ordonnance et s'était promis de ne plus jamais y revenir.

Le médecin en question était décédé depuis longtemps lorsque Anna s'est retrouvée dans l'aire de choc de l'hôpital ; il avait été remplacé par une cohorte de professionnels fraîchement diplômés,

plus jeunes que ses propres enfants. Ils semblaient tous minuscules, avec sourires trop blancs et des gestes trop rapides. On a expliqué à Anna l'extrême gravité de son état, lui annonçant qu'elle pouvait subir un ACV à tout moment, ou une crise cardiaque ; on lui a fait passer toutes sortes de tests. Un scanner du cerveau. Une radiographie des poumons. Des prises de sang. On a finalement découvert un anévrisme. Inopérable.

Les premières semaines, Anna a respecté les consignes des médecins ; elle a cessé de boire et de fumer, et les médicaments ont semblé faire effet. Un drôle d'effet, répète-t-elle à son époux. Tout est comme plus *clair*, tente-t-elle d'expliquer depuis. Elle a l'impression d'avoir vécu pendant des années dans un brouillard d'idées confuses, de sensations indéchiffrables. Elle a subi ces innombrables bouffées de chaleur dont elle se souvient très bien, ce grand feu qui montait en elle, et la subite baisse d'énergie ensuite ; mais elle ne parvenait plus à identifier d'autres sensations depuis longtemps. Avant son hospitalisation, quand son époux se réveillait d'humeur massacrant et l'insultait toute la journée durant, elle ne ressentait plus l'effroi d'antan, elle n'avait plus aucune réaction, sauf le réflexe de baisser la tête pour éviter son regard haineux. Paul pouvait hurler aussi longtemps qu'il en avait besoin, il ne pouvait plus l'atteindre ; Anna était protégée par le brouillard qui s'épaississait en elle et qui se dissipe maintenant un peu trop vite.

Sans réussir à s'expliquer pourquoi ou comment, elle n'a pas vu son époux vieillir. Chaque matin, elle découvre un vieillard monstrueux à ses côtés. Il peine à fermer la bouche, ouverte avec un bout de langue qui pousse contre la lèvre inférieure à un rythme frénétique. Les poches sous ses yeux sont si flasques qu'elles semblent gélatineuses. Une hernie discale déforme son cou et l'empêche de tourner la tête. Paul est obèse depuis le début de la trentaine, mais il a dû doubler de poids ces dernières années. De larges vergetures autour de son nombril, d'un rouge violacé, attestent d'un brusque renflement de son abdomen.

Anna se réveille chaque matin avec un effroi renouvelé.

Le modeste bungalow, acheté tout neuf au début de leur mariage, s'est transformé en dédale lugubre. Anna ne reconnaît plus rien autour d'elle. En plus des cernes dessinés par la fumée au plafond, le miroir dans le corridor est à moitié rongé par l'oxydation ; le plancher de marqueterie est marqué de brûlures de cigarette et de grandes taches noirâtres révèlent des dégâts d'eau dont Anna n'a jamais eu connaissance. Ou peut-être a-t-elle oublié. Elle se souvient bien des nombreux épisodes de somnambulisme de Paul, qui enfilait ses bottes d'hiver en caleçon et sortait fumer dans la neige, pour revenir ensuite au salon sans se déchausser et s'y endormir, assis dans une flaque de neige fondue. Il a souvent uriné dans les pots de plantes, aussi, sans se souvenir de quoi que ce soit au réveil. Anna n'a jamais fait de cas

de ses écarts de conduite de grand buveur ; elle a renoncé dès les premières années de leur mariage à toute forme de raffinement, de luxe, ou même de confort relatif. Paul impose ses manières rustres ; il abîme tout.

Il y a quelques heures, la sensation d'effroi a été si puissante qu'Anna a éprouvé le besoin impérieux de prendre un verre de vin. Elle a ouvert une bouteille, a rempli une coupe et a avalé lentement une longue gorgée. Elle venait de passer cinq minutes à observer son reflet en sortant de la douche. Elle n'était pas préparée à ça. À se découvrir sous l'éclairage bien trop intense de la salle de bain. Là où elle pensait trouver une crinière épaisse qu'elle n'a jamais réussi à discipliner se croisent désormais quelques mèches éparées ; entre ses doigts, ses cheveux sont si fins qu'ils semblent avoir perdu leur texture. Anna ne reconnaît plus son visage, non plus. Ses pommettes saillantes, qui lui donnaient autrefois un air de poupée esquimaude, ont complètement fondu. Elle n'a plus de lèvres, qu'un amas de chair plissée autour de la bouche. Le contour de ses yeux est si foncé que ses globes oculaires semblent creuser deux cavités jusqu'au milieu de sa tête ; elle s'est approchée du miroir pour examiner l'état de ses paupières qui recouvrent le tiers de ses yeux, mais sa presbytie l'empêche de s'étudier de près. Elle a aussi observé sa poitrine, un simple pli qui plonge sur sa cage thoracique, bien visible sous sa peau quasi translucide. Anna s'est répété à voix basse que la vieillesse est normale, qu'elle a eu une belle vie, des enfants en santé, qu'il ne faut pas craindre la mort à

venir. Il y a bien longtemps qu'elle a laissé son corps à l'abandon, de toute façon. Et tandis qu'elle fixait à nouveau son reflet dans le miroir du vestibule en prenant une gorgée de vin, et que l'alcool commençait à réchauffer ses veines, Anna a pensé qu'elle ressemblait à une maison hantée, rongée par l'humidité. L'image l'a amusée ; elle a éclaté de rire pour la première fois depuis des années. Paul s'est servi un verre de gin, sans lui demander la raison de cet amusement, comme s'il savait qu'un jour ou l'autre la démence surgirait comme ça. Ils se sont installés à table, et sont restés là, à boire. Paul a observé d'un œil rouge la télévision au salon. Anna a rempli le verre de Paul aussitôt vidé, comme elle avait l'habitude de le faire au début de leur mariage ; elle a siroté le sien. Le vacarme des bombardements de la Deuxième Guerre mondiale couvrait la respiration sifflante de Paul, qui a avalé quatre autres verres sans quitter la télévision des yeux. Anna a pensé quelques secondes à la violente crise qui allait probablement suivre. À Paul, qui allait bientôt vomir et lui hurler que c'était de sa faute, qu'elle n'aurait jamais dû ouvrir une bouteille. L'image a déclenché un autre éclat de rire. Anna a eu l'impression de perdre la tête et elle s'est laissée aller, sans craindre la suite des choses.

Ils se sont couchés il y a près d'une heure. Paul s'est endormi aussitôt. Mais il vient de se réveiller. Il allume une cigarette ; s'adosse à la tête de lit. Il a oublié qu'il ne peut plus fumer dans la chambre ; il est probablement trop saoul pour se souvenir de la condition médicale de sa femme. Paul tousse, se

racle la gorge, éternue, allume une autre cigarette, tousse et tousse encore.

Puis. Malgré le vacarme continu du téléviseur, Anna comprend, immédiatement. Elle ouvre les yeux juste à temps pour voir le mégot chuter sur le torse de Paul, qui ne sursaute pas. Le mégot reste là, à rougir la chair. Paul a les yeux ouverts, le regard fixe. La brûlure dégage une odeur de plus en plus aigre. Anna attrape le mégot, elle se lève du lit, le contourne, écrase la cigarette dans le cendrier. Elle contourne à nouveau le lit, éteignant au passage le téléviseur. Anna s'allonge à sa place, la tête bien enfoncée dans l'oreiller, le regard ouvert sur le plafond. Pour la première fois depuis près d'un demi-siècle, elle profite d'un silence complet. Elle devrait appeler quelqu'un, la police peut-être, mais elle est bien trop épuisée. Pour l'instant, elle ne veut pas souiller la perfection du silence. Tout peut attendre. Anna observe le plafond. Elle pourrait y coller des étoiles, pense-t-elle. Puis elle s'endort. Profondément.

Le lieu

Ils s'aiment ; ensemble ils cherchent un lieu, le leur.

Ils partagent ce fantasme d'un bunker dissimulé par une forêt d'arbres matures, avec un paysage de montagnes au loin, un bruissement de ruisseau en continu. Ils cherchent pendant des mois un terrain, pour ne rien trouver. Neuve ou usagée, telle est alors la question. Ils hésitent. Les entrepreneurs proposent des variations sur la même morosité, des unifamiliales sans souci esthétique, des constructions génériques aux pièces minuscules, cordées sur une étendue rasée, boueuse. Ils ne peuvent s'y résoudre. L'absence totale de style, de végétation, d'unicité, ils ne peuvent pas. Ils cherchent ailleurs. La maison des années soixante-dix est horrifiante ; celle des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, déprimante. Ils cherchent quelque chose de singulier, un coup de cœur. Ils cherchent pendant des mois, des années ; puis enfin, ils trouvent. Un *cottage* presque centenaire,

minimaliste, blanc, dans un quartier magnifique, près d'une rivière, à cinq minutes de tout. Ils se présentent le jour des portes ouvertes, main dans la main, un même sourire continu tout au long de la visite. Ils traversent la maison de pièce en pièce, regard oblique distordu par quelques images idéales en tête ; ils admirent les fenêtres, ou plutôt l'intensité de la lumière ; ils calculent les possibles d'aménagement ; ils aiment cette maison ; ils reviennent accompagnés de l'inspecteur, ils entendent d'une oreille distraite ses conseils et ses réticences, ils ne s'attardent pas trop au sous-sol, où les amas de fils électriques d'une époque révolue recouvrent des planches de bois noircies ; ils se disent qu'on n'habite jamais une cave, qu'ils y rangeront quelques boîtes et la litière des chats. Ils retournent plutôt à l'étage, où ils visualisent un boudoir dans la petite pièce toute mignonne ; ils reviennent à la cuisine pour contempler par la fenêtre l'immense érable, peut-être centenaire lui aussi, qui surplombe tout le quartier ; ils pensent encore aux chats, qui pourraient se rouler dans l'herbe et observer les lents mouvements des branches sous la poussée du vent. Ils se disent qu'il faudra tout repeindre, non mais quelle idée une cuisine orange, et ces murs jaunes et verts ; il faudra enlever cette porte de douche rouillée, ajouter un plus grand miroir ; ils achètent. Ils signent ici et là, ils sourient à la dame qui accorde le prêt, au notaire qui finalise la vente, à l'ancien propriétaire, ils se sourient en entrant dans la maison vide, en déposant le premier gallon de peinture au sol. Ils y sont. Ils possèdent. Ils sont chez eux. Ils mémorisent l'horaire de la collecte des déchets et de la récupération, ils décortiquent les

comptes à payer : hypothèque, assurances, remboursement du REER, taxe de bienvenue, taxes municipales, taxes scolaires ; ils se disent que ce n'est sûrement pas sorcier.

Arrive le premier remplissage du réservoir de mazout ; longs boyaux entremêlés, techniciens qui s'affairent, ils observent à la fenêtre en buvant le thé, ils veulent tout comprendre des nouvelles obligations ménagères, il faudra penser à faire ramoner la cheminée, à installer un système d'alarme, à élaguer l'érable, l'amélanchier et le févier ; ils aperçoivent une flaque noire qui s'étend, pendant quelques secondes ils examinent sans réaction, qu'est-ce qu'on connaît au remplissage de mazout se disent-ils, on n'a même jamais remarqué cette opération nulle part en trois décennies d'existence, et puis ça hurle dehors, ça s'agite ; ils contactent alors la famille qui suggère de prévenir le ministère de l'Environnement qui envoie un spécialiste qui commande une inspection du sol ; on arrache l'entrée de garage, on creuse, on analyse, on surveille une possible contamination, on empile les couches de sable et de gravier, on tasse le tout, on étend la couche d'asphalte ; ils prennent la chose en riant, ils se disent que c'est bien plus joli cette nouvelle entrée toute neuve, qu'avant c'était probablement craquelé depuis la guerre du Vietnam de toute façon ; ils s'installent au salon pour discuter décoration, mais d'où vient ce vacarme, on ne s'entend pas parler, ils ne savent pas comment qualifier ce grondement profond, quelque chose qui ressemble à une souffleuse, avec des accents de porte qui grince et des détonations ; ils s'approchent

de la fenêtre, rien, ils comprennent que ça vient de la cave ; ils descendent, s'avancent vers la fournaise qui gronde de plus en plus fort, ils examinent, pour s'assurer que l'opération est conforme, mais qu'est-ce qu'on sait du bruit d'une fournaise centenaire capricieuse, on ne connaît que le silence du chauffage électrique et les crépitements d'un joli feu de foyer se disent-ils, et ils constatent pour la première fois l'horreur de la chose, raboulinée avec des morceaux disparates, noircis, gras, ça tremble, ça date probablement du dix-neuvième siècle, avec des croix de bois tout aussi datées accrochées au-dessus et une image jaunie de Jésus ; ils n'osent pas décrocher ni les croix ni l'image, mais ils s'entendent, d'un haussement de sourcils : cette protection mystique ne suffira pas à calmer leurs angoisses subites ; ils décident illico de changer de fournaise, mais quel modèle choisir, on pourrait passer au système électrique, mais ce serait perdre la qualité du chauffage à l'eau les assure-t-on, alors peut-être le gaz naturel, oui bien sûr, avec la promotion en cours ça vaut la peine, et quelle peine on ne le précise pas, la compagnie prend d'assaut le quartier, on ferme les rues à la circulation, on creuse une tranchée depuis la rue adjacente jusqu'à la maison, le plombier et ses hommes débarquent, arrachent l'antiquité, on perce le mur du sous-sol, on est des dizaines à fourmiller autour du chantier, à connecter les tuyaux, à installer le compteur, la nouvelle fournaise et la conduite jusqu'à l'artère principale ; le plombier affirme entre deux soudures que l'entrée d'eau est peut-être vétuste elle aussi, contaminée au plomb, c'est fréquent dans le quartier ; on appelle la municipalité,

qui envoie son spécialiste, qui confirme ; on creuse à nouveau devant la maison, on perce, on arrache, on soude la nouvelle entrée d'eau ; le plombier examine du coup le chauffe-eau, on remarque des boursouffures, on s'inquiète ; on change le chauffe-eau ; pendant ce temps il pleut et le mur du sous-sol, face antérieure, coule comme une éponge pressée ; ils repèrent les petits trous, ils touchent, mouillent leurs doigts et réfléchissent, ils ont bien vu cette annonce à la télé, le spécialiste des fondations depuis soixante ans, un coup de fil et le spécialiste descend à la cave d'un pas sportif, examine à peine le mur et demande aussitôt s'il y a un drain agricole ; non, pas de drain agricole et ça ne semblait pas poser problème à l'inspecteur affirment-ils en chœur, ou peut-être que oui, ils ne se souviennent plus ; le spécialiste propose de refaire cette section du sous-sol, d'installer un drain, il lance dans la même phrase un montant exorbitant, ils pensent à l'impossibilité d'un nouveau prêt, à l'impossibilité de revendre dans cet état, ils ont l'impression de se pétrifier en statues de sel entre l'entrée d'eau flambant neuve et l'entrée du gaz naturel ; ils finissent par remonter à l'étage pour appeler tous leurs amis, leurs confrères de travail, et surtout les propriétaires vétérans qui en ont vu d'autres, à l'aide, au secours, ça ne va pas du tout, faut pas s'énerver allons, les rassure-t-on, faut prendre plusieurs avis, oui mais quels avis, dites-nous qui contacter, quoi faire, comment ne pas fuir jusqu'au Japon immédiatement ou comment résister au désir de s'immoler au gaz séance tenante ; un ingénieur en structure serait impartial, les avise-t-on, il n'aurait rien à vendre, alors ça vaut le coût, vraiment, ça fera toute la différence,

et l'ingénieur se pointe avec son petit calepin, pas besoin de drain agricole à moins de vouloir isoler la cave pour y vivre, il suffit de creuser, goudronner, tapisser de membrane et remblayer dit-il, mais qu'est-ce que cette styromousse partout au sous-sol, qu'on arrache tout ça, parce que ça isole de l'intérieur plutôt que de l'extérieur et je vous le dis c'est très mauvais pour le solage ; il faudrait remonter la pente du terrain, l'eau ne pourrait plus s'accumuler là et là, il faudrait installer des gouttières aussi, c'est primordial, mais vous avez un joyau de belle maison, ça vaut vraiment la peine ; alors ils s'exécutent, gouttières et pentes et goudron, ils vont enfin pouvoir profiter de la maison, apprendre à l'habiter, mais il faudra d'abord ajouter un peu de lumière dans cette caverne de cuisine mon chéri, susurre-t-elle, et arranger ces tiroirs qui ne glissent pas, c'est indiscutable, peut-être même refaire la cuisine au complet, je n'avais pas vu ces taches sur le comptoir, j'ai beau frotter du matin au soir ça ne disparaît pas et ne me demande surtout pas pourquoi cet ongle arraché c'est ce tiroir à ustensiles qui ne s'ouvre plus ; je t'entends ma douce, murmure-t-il, et on ne peut pas continuer à vivre avec ce bain mauve, c'est aliénant, ni avec cette douche en coin bien trop étroite qui coule, et puis ça craque au sol, trois carreaux de céramique fissurés, je me suis coupé le petit orteil ma chérie, ne circule plus pieds nus dans la salle de bain c'est trop risqué ; nous devrions repenser la configuration des placards, c'est bien trop étroit et l'odeur de moisissure, ça m'empêche de dormir, ça coule probablement entre les murs, avec la vieille plomberie du deuxième étage il fallait s'y attendre,

on pourrait ouvrir ici et là pour créer un *walk-in*, ça permettrait de construire une bibliothèque juste là mon amour ; oui, c'est une bonne idée, mais il faut d'abord décaper cet escalier, quelle idée de recouvrir ça de peinture bleue, ça rend fou, il faut revenir au bois d'origine, ce serait bien plus chic, après avoir changé le thermos de ces trois fenêtres et redressé le toit au-dessus du balcon avant mon chéri ; oui d'accord, bien sûr, bien évidemment, en même temps je vais rénover le balcon et le luminaire au-dessus de la porte et on pourrait gratter les résidus de peinture dans les vitraux et refaire la descente de cave et regarde au plafond, tu vois la ligne, mon adorée, à l'origine c'était une seule pièce, ouverte sur le balcon et l'escalier intérieur, la cloison a été ajoutée pour isoler le premier du deuxième, c'était probablement magnifique et tellement plus éclairé, on pourrait faire tomber ce mur-là, mais il y a cette section de lambris à refaire et puis à propos de cette histoire d'infiltration d'eau, je croyais que c'était une fissure et j'ai démolé le mur extérieur pour ne rien trouver ou plutôt j'ai découvert que la porte arrière n'a pas de linteau, c'est une affaire de rien mais non ne pleure pas comme ça lumière de ma vie, ne t'effondre pas, je t'en prie cesse de hurler, je peine moi-même à ouvrir les yeux chaque matin sur ce plafonnier rouillé que je vais changer aujourd'hui et je mettrais le feu je te jure si nous avons de meilleures assurances, mais non, je dis ça pour rire et tu n'as pas besoin de ces antidépresseurs et oui je vais cesser de boire autant et de pester toute la journée contre toutes les poignées de porte et regarde un peu autour, là, le voisin arrière, tout un mur pourri à refaire, et la

toiture et toutes les fenêtres, et l'autre propriétaire, juste là, ça fourmille d'électriciens et de plombiers depuis une semaine ; et regarde le voisin de gauche, murs moisis, planchers gondolés et isolation à refaire au grand complet, et la maison de ta sœur qui est contaminée à l'amiante et au radon mon chéri je sais bien, et celle de mon frère qui vient d'être inondée, un quartier entier coincé sous l'eau depuis un mois c'est effrayant, il venait de tout rénover lui aussi, neuf ans de sa vie à décaper toutes les boiseries qui gonflent maintenant dans la boue, ça craque de partout, ça s'effondre, des ponts, des autoroutes, des villes, des pays ; que du béton qui s'éboule, d'un bout à l'autre de la planète en continu, c'est bien vrai, mais n'oublie pas, nous avons trouvé ce que nous avons cherché partout, pendant des années, notre lieu, notre nid à nous, et nous allons finir par tout rénover, tout réparer, tout décorer.

Et prendre le temps d'y vivre ensemble, mon amour.

Le rituel

Il patiente, avec un sourire béat. Il aime ce salon qu'il a lui-même dessiné, un quart de siècle plus tôt ; il y passe le plus clair de son temps libre, à lire l'un des milliers de livres qui s'alignent du plancher au plafond. Il aime observer la ville par le mur de verre ; trente étages plus bas, les citadins ressemblent à des rats paniqués dans un labyrinthe, pense-t-il jour après jour avec un sourire suffisant. Le cuir de son sofa s'est assoupli au fil des ans, on y décèle la forme exacte de son corps qui creuse le siège et le dossier. Il s'y installe toujours dans la même posture, dos droit, jambes ouvertes. Il y lit les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature, les plus grandes œuvres philosophiques ; il aime y rêvasser en écoutant les plus grands compositeurs. C'est ici qu'il a remis en question tout ce qu'on lui a appris, toutes les valeurs qu'on lui a transmises. C'est ici qu'il s'est redessiné lui-même, qu'il a préparé toutes ses conférences sur

le leadership depuis trois décennies. Alors, c'est ici qu'il aime la rencontrer, elle.

Il sait déjà l'instant qui suivra, pense-t-elle, écoeurée, en avançant vers lui, à petits pas. Elle répète la même séquence de gestes depuis des années, la même que la toute première fois, alors qu'il l'avait guidée d'une voix étranglée par l'excitation.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps, souffle-t-il.

— Pas beaucoup, non », confirme-t-elle, d'une voix éteinte.

La voilà qui tire les rideaux, le bras bien allongé, sur la pointe des pieds. Depuis longtemps, elle accomplit le rituel sans hésiter, elle s'y soumet dans une chorégraphie fluide, légère. Aujourd'hui, le joint d'hortensia tarde à faire son effet. Elle devrait déjà ressentir l'euphorie et les palpitations qui lui permettent de simuler l'excitation. Elle s'installe au milieu de la pièce, fait glisser son chemisier sur ses épaules, jusqu'au sol. Elle danse un peu, roulant les hanches, les genoux, présentant ses fesses, mains sur les hanches, ongles roses, chair laiteuse.

« Tu bouges de mieux en mieux, remarque-t-il. Approche. Plus près. »

Un pas derrière l'autre, elle recule, prudemment. Il glisse un pouce sous la vieille jupe de soie qu'il lui a offerte.

« Tu aimes la jupe ? s'enquiert-il, léger, distrait.

— Elle me plaît, beaucoup. »

Et le pouce s'enfonce rageusement sous la culotte, cherchant un orifice, n'importe lequel. Aujourd'hui, il choisit de s'insérer dans le plus étroit. Elle se crispe, mais à peine. Elle tente plutôt de se dilater, pour éviter le moindre accroc.

« Tes fesses m'obsèdent. Tu le savais ? »

Elle approuve d'un son. Un fragment de rire, dirait-on. Mais elle réprime plutôt un haut-le-cœur.

« Tu aimes quand je fais ça ? »

Elle feint la réflexion, peut-être même une observation plus étoffée qu'à l'accoutumée. Elle roule sur le pouce, glousse un peu.

« J'aime te faire plaisir », assure-t-elle.

Il s'accroche à sa cuisse d'une main sèche, le pouce toujours enfoncé en elle ; il l'attire sur ses genoux. Elle fixe une rangée de livres, toujours la même, droit devant elle, où trônent les œuvres complètes de Montaigne, Sade et Bataille. Il lui a souvent pointé *Le bleu du ciel*. Tu vas apprécier Henri Troppmann et son sens de la débauche, ma petite salope, lui a-t-il répété au moins dix fois pendant leurs ébats. Aujourd'hui, elle va glisser le livre dans son sac avant de quitter les lieux, décide-t-elle. C'est probablement une édition originale, comme toutes les autres qu'elle lui a volées et qu'elle revend pour se payer quelques grammes de cocaïne pure. Elle ferme les yeux, tente de planifier ce qu'elle fera, plus tard cet après-midi.

Elle pourrait aller au cinéma. Trouver un film d'horreur. Plein de victimes, de corps mutilés, de laideur bien pire que celle qui se joue entre elle et ce vieux pouce. Non, pas assez violent pour calmer la fureur qui s'intensifie. Elle pense à une lame de rasoir, entre ses orteils. Il n'observe jamais cette partie de son corps, qu'elle doit jucher sur des talons en cuir verni. Elle peut brûler sa chair avec une allumette, enfoncer des éclats de verre qu'un diachylon maintient en place toute la journée, personne ne remarque ses grimaces de douleur, jamais.

« Tu déposes ton joli cul sur un banc d'école tous les jours, non? »

Bruits d'une braguette qui s'ouvre, d'une main qui frotte contre de la chair sèche. Il halète, gémit.

« Oui, tous les jours. »

— À tellement étudier, tu ne seras plus bonne à marier, tu le sais? »

Elle déglutit, les ongles enfoncés dans ses paumes, le corps modulé par une forte nausée. Cet après-midi, elle va creuser une toute petite tranchée sous la plante de son pied gauche, en plein milieu. Juste assez profonde pour qu'elle puisse ressentir la brûlure, et la douleur ensuite, à chaque pas, pendant deux ou trois jours.

« Je serai très cultivée. Comme toi, scande-t-elle. »

— Comme moi », murmure-t-il sur un ton extasié.

Et le pouce s'agite frénétiquement, et la main frotte, furieusement.

«Tu auras besoin d'une nouvelle robe, de beaucoup plus de cahiers, de plus en plus de bouquins. Et qui va payer pour tout ça?»

Le calvaire achève ; elle se prépare donc, mentalement. Alors que le pouce se transforme en rongeur enragé, alors que la douleur supplante sa nausée, elle inspire profondément, expire, inspire encore.

«Allez, dis-le.

— C'est toi qui vas payer pour tout ça, concède-t-elle. C'est toujours toi qui paies pour tout papi, mon grand-papa adoré à moi.»

Le retour

Simonne repose, yeux fermés, le visage fiévreux. Elle est entourée d'une dizaine de petites et grandes machines qui clignotent, bipent et grondent. Elle écoute sans bouger le va-et-vient dans le corridor ; hommes et femmes et enfants s'entrecroisent, échangent propos, interjections et fous rires. Elle soupire, sans bruit.

Quelqu'un apparaît à ses côtés.

Simonne ouvre les yeux sur un visage familier.

« C'est toi ? »

— C'est moi. »

Quatre mots si souvent répétés dans le même ordre partout autour, entre voix graves ou terrifiées ou soulagées et présences décharnées, mêmes mots murmurés cinq minutes plus tôt dans la chambre

d'en face, avec amour, entre vieux complices, mots qui maintenant viennent rouvrir une blessure si profonde que Simonne referme les yeux pendant quelques secondes.

« Tu n'es pas morte. Ou peut-être que tu l'es. C'est moi qui viens de mourir ? Tu viens me chercher ? »

— Tu n'es pas morte. Et moi non plus.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai espéré ce moment-là, Hélène. Je voudrais te serrer contre moi mais je suis trop faible. Mon Dieu que je suis contente. Mon Dieu.

— Je ne suis pas venue pour te faire plaisir, maman. »

Hélène dépose une boîte sur le lit. Aux pieds de Simonne. Elle observe sa mère d'un regard fixe, froid.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Où étais-tu ? J'ai tellement espéré que tu reviennes. Tellement prié. »

— À ton avis maman, qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— Je ne suis pas en état de jouer aux devinettes. Je ne suis même pas en état de réaliser que tu es vraiment ici, avec moi.

— Je sais déjà tout ça depuis longtemps. Tu n'as jamais été en état de quoi que ce soit, maman.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

— Mais je ne dis rien. Je soulignais ta manière à toi de toujours dire la même chose. Tu répètes depuis que je suis au monde que tu ne sais rien faire, que tu es incapable, nulle.

— Je m'attendais à ce que tu reviennes un jour pour me balancer tous tes reproches par la tête. Mais pas sur mon lit de mort.

— Non, je ne suis pas venue pour ça. Les reproches, c'est ta manière de communiquer, pas la mienne.

— Une *manière de communiquer*? Mais qu'est-ce que tu racontes? Moi au moins, j'ai essayé de communiquer avec toi. Malgré tout ce que tu peux penser de mes *manières*. Toi, tu ne communique même pas. Tu disparais. Sans un mot. Aucun signe de vie. Rien. Tu ne peux pas imaginer le calvaire que tu m'as fait vivre.»

Simonne détaille sa fille du regard. Elle a perdu la moitié de son poids depuis la dernière fois qu'elles se sont vues ; peut-être même plus. Son visage est plissé de rides ; sa crinière, autrefois d'un beau brun cuivré, se dresse hirsute au-dessus de son front luisant ; sa peau a pâli, elle semble cireuse ; son regard s'est durci, aussi. Hélène pose une main sur la boîte.

« Tu es malade? demande Simonne dans un souffle.

— Ça ne te regarde pas.

— Je suis ta mère, Hélène. C'est normal que je m'inquiète. C'est normal que je veuille savoir si tout va bien pour toi. J'ai tellement pensé à toi, tu ne peux pas imaginer.

— Ma *mère*. C'est un bien joli mot. Mais qui ne veut plus rien dire pour moi.

— C'est pour ça que tu es disparue? Parce que tu ne voulais plus que je sois ta mère? Tu voulais me punir? Tu m'as tellement fait mal. J'ai sacrifié toute ma vie pour toi et ton frère. Tu ne pourras jamais comprendre à quel point.

— J'ai tout compris, justement. Et tout absorbé. Ta détresse, tes émotions, ton insécurité, tout ce que tu éprouvais je l'ai absorbé. Tout ce que ton fils éprouvait, aussi, sa rage, son agressivité ; j'ai tout encaissé.

— Tu ne m'as jamais rien dit de tout ça.

— Te dire quoi, maman? Chaque fois que j'ai voulu te parler, tu as tenté de me faire comprendre que j'étais de travers, que je m'inventais des histoires. Il fallait que j'endure sans rien dire ; voilà pourquoi je suis partie.

— Disparaître comme ça, c'est inhumain. C'est impardonnable.

— Tu veux que je te dise ce qui est impardonna-ble? Une mère qui laisse son fils saoul *s'amuser* avec sa petite sœur pendant qu'elle prépare le souper. Une mère qui pense que tous les enfants se cassent

le nez à répétition et collectionnent les ecchymoses sur tout le corps.»

Simonne a cessé de respirer. Son visage a pâli, sa peau, aussi mince qu'une cataracte, frémit autour d'un gémissement quasi inaudible.

« C'est pour ça que tu es disparue? Parce que je te faisais à souper?

— Je suis disparue parce que j'étais épuisée, maman. Par lui. Mais par toi, aussi. Toi et ta passivité. Ta manière de faire semblant que c'était normal d'avoir toujours peur. Toute mon enfance, j'ai été sur le qui-vive, à le surveiller, lui, quand il s'approchait, au cas où il aurait eu envie de m'envoyer une claque ou un coup de pied *juste pour rire*.

— Tu penses que tu ne m'en as pas fait vivre, à moi, de la peur? Une adolescente de quinze ans qui disparaît sans laisser de traces, c'est la pire chose au monde pour une mère. La police t'a cherchée pendant des années. Tout le monde t'a cherchée partout. Les petits jeux stupides de ton frère, c'est rien en comparaison avec ta fugue.

— Et ça recommence. Le nombre de fois où j'aurais eu besoin que tu me comprennes, mais où j'ai tout ravalé, en me répétant ton discours en boucle. *Tu fais des drames avec un rien. Faut toujours que tu mettes ça pire que c'est*. Il fallait faire semblant que les insultes, les menaces et les coups ne blessaient pas. Des *petits jeux stupides* comme tu dis. Et j'ai bien essayé de tout oublier. Mais c'est toujours là. Tout ce

qu'il m'a fait subir. Il aimait bien m'étouffer avec un oreiller pour te faire peur, tu ne te souviens pas? Toi tu hurlais, mais tu n'étais pas assez forte pour le repousser. Il étirait l'oreiller et appuyait fort contre ma tête. Il adorait t'entendre hurler. Il adorait aussi se fâcher contre nous deux, à ce moment-là. Parce qu'on était trop stupides pour comprendre que c'était un jeu. Quand il levait l'oreiller et que j'apparaissais à bout de souffle, qu'est-ce qu'il disait déjà? *Tu penses vraiment maman que je pourrais faire du mal à ma toute petite sœur?* Et toi tu ne le contredisais pas. Même si on voyait bien que tu ne jouais pas, que tu avais peur toi aussi.

— Hélène... Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Hélène attrape la main de sa mère, dont elle lui ramène le dos à dix centimètres du nez.

« Cette cicatrice-là, la ligne blanche juste à côté de ton pouce, c'est une morsure de ton fils qui jouait au loup enragé. L'autre cicatrice au-dessus de ton œil droit, c'est un coup de poing que tu as reçu quand il faisait semblant d'être un boxeur et qu'il venait de défoncer le mur du salon.

— Ça suffit! Va-t'en! Je ne veux plus t'entendre. Tu délirés. Tu as toujours déliré. Je n'ai aucune cicatrice, Hélène. C'est dans ta tête! Avant ta fugue, tu ne pouvais plus sortir de la maison parce que tu voyais des ombres partout. Tu as toujours eu des hallucinations, Hélène. Tu prenais des médicaments pour calmer ce qui se passait dans ta tête.

— L'histoire des ombres, c'est toi qui as inventé ça pour expliquer aux médecins pourquoi j'avais avalé un flacon d'aspirines. Tu as inventé des voix qui m'obligeaient à raconter des histoires sur mon frère. Tu voulais tellement le protéger que tu étais prête à me faire passer pour une folle. Tu n'as jamais voulu comprendre que c'est lui qui m'a forcée à avaler toutes les pilules. »

Hélène ouvre la boîte. Elle en extirpe un sac de plastique. Qu'elle dépose sur le ventre de Simonne.

« Je n'en veux pas de ton cadeau. Je veux que tu disparaisses.

— Ce n'est pas un cadeau, maman. C'est le point final à toute ton histoire de famille. Dans le jargon, ton type de crime, ça se nomme violence passive. Et mon type de crime, ce sera la légitime défense. À retardement. »

Et tandis qu'elle parle, Hélène dénoue le nœud du sac.

« Voilà maman. Ce que j'aurais dû faire il y a longtemps. »

Un œil inerte apparaît dans le fouillis du sac, sous une chevelure brune, imbibée de sang. La tête de son fils repose sur le ventre de Simonne. Hélène la fixe d'un regard calme, concentré.

Et puis.

Hélène perçoit une lumière dans l'œil de sa mère, un souffle puissant qui gonfle la poitrine et le ventre. Elles échangent un seul regard. Sans arrière-pensée. Sans fard. Pendant une seconde, quelque chose scintille entre elles, quelque chose qui ressemble à de la joie brute. Puis la mère hurle. La rage accumulée depuis si longtemps rompt tout sur son passage, gorge éclatée, bouche déchirée.

Ailleurs, dans les autres chambres, d'autres hurlements de douleur, de folie, de terreur se joignent à celui de Simonne, qui reste là, immobile. Seule entre toutes les machines qui la maintiennent en vie, la main caressant le front de son fils.

La séquestration

J'ai froid. Je ne peux pas bouger. Je suis nu. Quelque chose de glacé enserre mon torse. Une chaîne, peut-être. Mes jambes sont liées ensemble, mes bras plaqués contre mon ventre ; ma nuque coincée dans un étau. Je sens une ampoule allumée tout près de ma tête. La lueur est trop faible pour éclairer quoi que ce soit. Au moindre mouvement, mon corps balance, en bloc. Je suis probablement suspendu, à la verticale. Je tente de me calmer, mais je tremble, de plus en plus.

Une présence s'approche.

«Premier constat : le Grand Maître de la transcendance ressent encore de la peur.»

J'ai déjà entendu cette voix. Rauque. Suave. Une femme, jeune. Où, quand ? Je n'arrive pas à réfléchir.

Elle attrape mon pied gauche, y plante ses ongles. Je hurle.

« Calmez-vous, Grand Maître. Je veux poursuivre notre conversation. Dans son véritable contexte. »

Ça me revient. Ma dernière conférence. Cette voix, puissante, qui surgit depuis un coin de la pièce mal éclairé, derrière l'assistance. Une tête voilée de noir et un regard brillant.

« Que me voulez-vous ? »

Elle écrase mes orteils. Mes poumons se soulèvent comme si j'allais vomir de l'air. Ma gorge brûle. Respirer. Penser à respirer. J'ai appris à résister à mon propre corps. Je n'ai fait que ça pendant des années. Je ne suis pas ce corps. Je ne suis pas cette douleur. Inspirer, lentement. Retrouver mon point de méditation, juste là, entre les sourcils. J'observe mon interlocutrice. Elle ne laisse paraître que son regard noir, dur. Son visage et sa chevelure sont camouflés sous un foulard. Elle me fixe sans bouger.

« Je vous cite : "À travers l'être humain, l'Univers se révèle à Lui-Même. C'est par la voie de la conscience que le Tout se découvre, qu'il rassemble son infini en un seul éternel possible." »

— Ça ne m'explique pas ce que je fais ici.

— Grand Maître, j'ai lu vos livres. Tous. J'ai écouté les enregistrements de vos conférences. Et ce que vous proposez semble radicalement prometteur, pour toutes les misérables créatures mortelles condamnées

aux souffrances des dimensions physique, vitale et mentale.

— Cette séquestration se veut donc une mise en situation de notre condition d'êtres mortels, c'est bien votre raisonnement?

— Il n'est absolument pas question de raisonnement. Nous pourrions reformuler et recombinaer à l'infini ce que vous affirmez : nous sommes des êtres de transition, et notre destin consiste à nous éveiller à la Totalité pour enfin découvrir le sens de la Création. Je crains toutefois que vos idées se cantonnent à la surface de la réalité.

— Vous avez une meilleure théorie dont vous voulez me faire part?

— Les théories m'importent peu, je crois que vous avez mieux à *faire*. Pour justement incarner davantage votre discours. Lui permettre d'atteindre à sa pleine signification.

— Et que puis-je donc *faire*, suspendu ici?

— Vous pouvez tenter de vous libérer. Quelque part en vous "sommeille la force même qui jaillit d'une fissure atomique". Vous le répétez dans tous vos livres. Cette chaîne devrait donc se dissoudre par la puissance de votre conviction.

— Je serai tenu captif tant que je n'aurai pas joué au superhéros pour vous impressionner, c'est bien ce que vous voulez?

— Pas exactement. Je vais créer des conditions optimales pour notre expérience. »

Et elle s'éloigne dans l'obscurité pour aussitôt revenir avec un rouleau blanc. Du plastique adhésif. Grand format.

« J'ai foi en vous. Mon affront est toutefois d'une insolence impayable. Je le reconnais. »

Elle entreprend de coller le plastique autour de mes chevilles ; elle recouvre mes pieds, remonte aux mollets. Ça tire ; ça élance. Et puis ça surgit, une seule certitude. C'est maintenant : je vais mourir.

Ce n'est pas la première fois que j'éprouve cette morsure au ventre. Le cœur qui cogne en accéléré dans tout le corps. Mais j'ai survécu. Me souvenir que j'ai survécu. Et respirer. Je me suis noyé, ou presque, à l'âge de onze ans. Je m'étais aventuré trop loin dans la mer, à la marée montante. Je me souviens de la brûlure du sel dans ma gorge, des élancements au thorax, fracturé par la violente manœuvre du secouriste.

À l'âge de vingt ans, j'ai été victime d'un accident de la route. J'ai suffoqué pendant des heures dans un nœud de ferraille, les jambes émiettées, des centaines de fragments de verre enfoncés dans ma chair, tandis que les secours s'affairaient au-dessus de ma tête avec les pinces de désincarcération.

Et puis il y a eu la pire épreuve de toutes, dans une hutte au Pérou, au début de la trentaine, après avoir consommé de l'ayahuasca. Je voulais entrer en

contact avec des entités supérieures pour trouver réponse à mes questions spirituelles ; j'avais rencontré ce vieux chaman qui m'avait obligé à suivre une diète sans viande, sans sucre et sans sel pendant des semaines, à courir pieds nus autour de sa maison plusieurs heures par jour avant d'accepter de me préparer la potion mythique. En écoutant les icaros qu'il chantait, j'ai cru que j'allais enfin accéder à une dimension supérieure. Mais non. Dès l'activation de la phase hallucinogène, je me suis retrouvé au fond d'un puits, entouré de serpents qui se démultipliaient, croissaient et s'enroulaient autour de moi. J'ai alors pensé mourir étouffé ; je m'y suis résigné. Et j'ai concentré toute mon attention à observer le processus, à souhaiter la scission du corps physique et de l'esprit. J'ai appliqué mes techniques yogiques pour refuser la peur et la panique. Mais l'inattendu s'est produit, un incident d'une telle simplicité que mes théories naissantes concernant la préséance de la conscience sur le corps se sont effondrées, en bloc.

J'ai perdu connaissance.

Et plutôt que des idées, des mantras ou quelque manœuvre respiratoire sophistiquée, c'est l'instinct de survie programmé au fond de chacune de mes molécules qui m'a sauvé. L'aspirant gourou du nouvel âge que j'étais a été réduit à un simple phénomène *physique*. Je me suis réveillé dans un bain de vomissure, la respiration sifflante, les intestins noués en crampes, des pulsations dans ma tête, le corps replié en position fœtale ; une sueur gluante qui

perlait sur ma peau comme si j'avais réellement été avalé par un serpent.

L'expérience a provoqué une crise d'humilité majeure. J'ai compris que la véritable intelligence du corps m'échappait. Moi, l'être mentalisé qui peut embrasser la Voie lactée d'un simple exercice d'imagination, mais qui n'a jamais réussi à ressentir le mouvement de sa propre circulation sanguine.

Mon corps m'est étranger.

J'éprouve cette impression persistante que le noyau de mon être, ce témoin qui observe à travers le corps, n'est justement pas *ce* corps ; qu'il en est prisonnier. Que la conscience naît dans la chair, pour ensuite s'en détacher, comme le fruit de l'arbre, dans un dessein évolutif encore embryonnaire. Mais il y a aussi l'instinct de survie. Je sais que c'est une forme d'intelligence biologique qui assure l'intégrité de l'organisme, qui empêche les atomes de se disperser, et qui retient aussi la conscience. Mais je ne sais pas comment forcer cette résistance. J'ai passé toute ma vie à chercher la clef. Le moyen. L'issue. Je ne compte plus le nombre d'humiliations que j'ai subies à fouiller la question. On m'a traité d'arnaqueur, de manipulateur. De psychopathe. Des sceptiques sont venus me défier lors de mes conférences. J'ai reçu des dizaines de menaces de mort. J'ai été battu en pleine rue à la sortie d'un de mes lancements de livre. J'ai souvent rêvé de ma mise à mort par mes détracteurs. Une exécution. Tête tranchée. Pendaison. Électrocution.

Elle pose son regard perçant sur moi. Impossible de déceler la moindre émotion. Je devrais discuter, négocier, chercher à comprendre ce qu'elle veut. Mais quand j'ouvre la bouche, je gémiss. Puis je pleure. Ça vient par vagues. Je sais déjà que j'ai abdiqué. Je ne vais pas relever son défi. Elle enroule le plastique autour de mes cuisses, elle redescend ; remonte. Je sens des pulsations dans mes pieds, dans mes mollets. Mes jambes bouillent.

Je ne me souviens plus à quel moment j'ai éprouvé pour la première fois cette sensation d'être *enfermé* dans mon corps. À la puberté, ou peut-être même avant. J'en suis venu à penser que la conscience a besoin de s'élargir. Et pas seulement par la connaissance. De se déployer *concrètement*, par-delà le corps ; de se libérer de son étai sensoriel pour s'ouvrir à d'autres formes d'observation, par-delà le support biologique. À l'adolescence, j'aimais imaginer la conscience sous la forme d'une empreinte translucide de la chair, à la manière des fantômes des romans que je lisais. Mais au fil de mes recherches, j'ai vite oublié les ectoplasmes pour me concentrer sur des théories beaucoup plus énigmatiques. Les physiciens quantiques ont émis l'hypothèse d'un Univers à plusieurs dimensions. Peut-être dix ou onze, ou même vingt-six. Dont seulement quatre sont actuellement découvertes. Et si l'une de ces dimensions était celle de la conscience ? Je répète sans cesse dans mes écrits et mes conférences l'intégralité des questions à se poser pour réussir à comprendre ce qu'est la conscience. Pour trouver comment lui permettre de se libérer de son boulet de

chair. Mais je sais que mes paroles s'adressent à d'autres, à de jeunes êtres au zénith de leur potentiel. J'ai perdu le contact avec mon propre corps depuis longtemps ; j'observe sa désintégration d'un œil distrait. Je ne sais même pas mon âge. Soixante-sept, soixante-treize ans ? Je ne compte plus. J'aurais dû chercher à maîtriser mon expérience physique, mais j'ai choisi la réflexion, la vie de l'esprit, en laissant mon corps poursuivre son inévitable décomposition.

Ne pas craindre ce qui vient. À chaque nouvelle couche d'adhésif, la température de mon corps augmente ; ça chauffe de l'intérieur. Respirer. Je peux mourir, je peux traverser cette expérience avec sérénité. Je peux.

«Le problème avec votre théorie, Grand Maître, c'est qu'elle ne s'intéresse pas du tout aux conséquences pratiques.

— Nous pouvons discuter de tout ça, que je lui dis, avec un calme qui me surprend. Vous pouvez également m'expliquer pourquoi vous me détestez au point de me torturer.

— Je ne vous déteste pas. Au contraire, je pense que vous sous-estimez votre puissance. Vous laissez votre corps se défaire sans lui accorder toute la considération qu'il mérite.

— Le travail évolutif que je propose n'est pas l'affaire d'un seul être humain. Si vous m'avez vraiment lu, vous savez bien que c'est un effort collectif qui prendra peut-être des millénaires.

— Votre estimation est faussée.

— Je ne vais pas réussir à me libérer. Vous allez me tuer. C'est tout.

— Alors tant pis.»

Et le ruban écrase mes deux mains contre mon abdomen.

«Votre pessimisme est un outrage à toute votre œuvre... ou bien la preuve que vous avez un imaginaire créatif, apte à fomenter des idées farfelues qui ne trouvent toutefois aucun écho dans le Réel.»

Un point. Au cœur. Si elle savait la quantité de doutes et de remises en question que j'ai moi-même générés concernant mes propres recherches. Le grand flou qui a tout avalé, si souvent. Possible que j'aie fait fausse route. Possible que je n'aie pas compris le lien entre le corps et la conscience. Mais rien ne pourra altérer cette certitude que la conscience n'existe pas dans la même dimension que celle du corps. Mes recherches sont peut-être inachevées, mais elles n'auront pas été vaines. Ne pas douter maintenant. Ne pas.

«Pourquoi vous rendre responsable de la mort d'un vieux fou?

— “Il faut arracher la racine même des mauvaises influences, débusquer les arnaques, pour révéler le Vrai et ainsi contribuer à l'Évolution de tout son être.” J'adore cette citation de votre premier livre.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour attiser votre haine à ce point? Je ne force personne à considérer mes idées.

— Silence. Votre corps va bientôt entrer dans un état de panique extrêmement douloureux.»

Elle enroule une nouvelle couche de plastique autour de mes pieds, elle tourne, remonte autour de mes jambes, de mon bassin, du torse, pour venir enserrer mon cou.

«Nous y sommes.»

Et elle plaque d'un geste déterminé l'adhésif sur ma bouche; remonte à la hauteur de mes narines. Elle appuie la paume de sa main; elle pousse. Elle approche son visage, plante son regard dans le mien.

Je ne peux plus respirer.

Ça y est. Je vais manquer d'air.

Je veux me laisser mourir sans opposer de résistance.

Accepter.

Mais quelque chose en moi s'anime. Une fureur. Mes épaules et mes poignets se brisent contre la chaîne; mes dents éclatent entre mes mâchoires qui se fracassent ensemble sans que je puisse contrôler quoi que ce soit; ça pousse contre le plastique, contre la chaîne, contre le métal, contre ma peau, contre mes os; ça pousse contre mes globes ocu-

laïres qui enflent, contre mon nez qui se déchire, ça brûle mes poumons, ça explose dans ma gorge.

Alors, comme si la dernière parcelle vivante en moi cherchait une issue, juste au moment où mon corps se contorsionne violemment dans un dernier effort pour se libérer de son étai, je rencontre son regard froid, à elle.

Quelque chose cède. Tout s'apaise. Je ne sens plus rien.

Je me vois, corps inerte. Le visage bleui. Le regard vitreux. Je vois mes propres yeux. Je suis face à moi-même. Je n'éprouve plus aucune émotion. Aucune sensation. Qu'un grand silence hors du temps.

Tout ce que je viens de ressentir est en suspens, autour de mon regard vitreux, devant moi ; ça reste là, comme un nuage. Je peux circuler entre les idées que j'avais en tête il y a quelques minutes ; elles flottent en rotation, avec des fluctuations d'intensité. Les émotions et les sensations qui m'animaient scintillent, ça irradie à travers les idées, qui roulent sur elles-mêmes. Ça ressemble à une constellation de bulles lumineuses. Ça persiste, c'est dense, ça résonne, en boucle.

Une main apparaît à la hauteur de mon visage ; elle glisse les doigts sur mon regard figé ; mes paupières se ferment. Je ressens la texture rugueuse de la peau de mon visage. Je ne suis plus dans ce corps. Je suis dans cette main qui se retire. Minuscule, blanche. Féminine. Sa main à elle.

« Oui, ma main ; la vôtre maintenant. »

J'entends sa voix, en moi. Et je suis traversé par des idées ; ça s'émet tout seul.

« Je ne voulais pas d'un autre corps. Je voulais me libérer de la matière. »

L'enfilade de mots n'a fait aucun bruit ; la transmission a eu lieu directement dans sa tête, à elle. Où nous sommes, tous les deux.

« Votre plus grave erreur de jugement consiste à vouloir libérer la conscience du corps. Au mieux, une fois libérée, la conscience se dissoudra dans l'infini, puisqu'elle n'aura plus aucun paramètre pour définir son observation. Je vous ai déjà expliqué tout cela, lors de notre première rencontre.

— Quelle première rencontre ?

— Lorsque vous êtes venu me trouver à Iquitos.

— Le chaman que j'ai rencontré était un homme. Centenaire.

— Une apparence. Une illusion. La matière n'est pas ce qu'elle paraît être. Le corps non plus. Ça aussi je vous l'ai bien expliqué.

— Si votre corps n'est qu'illusion... Où suis-je ?

— Voilà une nouvelle question pour stimuler votre réflexion, Grand Maître.

— *Je peux voir à travers vos yeux. Et sentir vos gestes. Mais je ne peux pas tourner la tête, ni mouvoir les bras. Ni rien faire. Je n'ai plus aucun contrôle sur la matière?*

— *Aucun. Vous êtes maintenant une conscience pure, sans autre préoccupation que celle de réfléchir au problème de sa libération de la "matière". De la mienne, du moins.*

— *Je ne comprends pas : pourquoi être venue me trouver après toutes ces années?*

— *Ce passage du temps est également une illusion. Il s'est écoulé seize heures depuis que vous avez ingurgité l'ayahuasca.*

— *Je suis encore dans la butte ? Au Pérou ?*

— *Votre corps vient d'y mourir, en effet. Et maintenant votre véritable initiation peut commencer. »*

L'autoportrait

Pour comprendre ce que je vous demande, il vous suffira d'observer cet autoportrait.

C'est ma mère, à vingt-sept ans, devant son miroir préféré. Je suis à côté d'elle, à genoux. Hors cadre. Je n'ai jamais réussi à pénétrer la zone de prise de vue. Ma mère savait me repousser, d'un seul froncement de sourcils. Et quand j'insistais, elle pointait sur moi son parfum en atomiseur et m'aspergeait jusqu'à ce que je recule en m'étouffant.

Ma mère se photographiait tous les jours. Ou presque.

Pour garder contact avec la réalité, m'expliquait-elle, tandis qu'elle contemplait ses œuvres, des heures durant.

Rien ne me comblait davantage que l'amour de ma mère pour son propre reflet.

Chaque matin, elle m'enseignait sa discipline :

Illuminer l'humeur d'un seul coup de pinceau !

Ombrer ce segment du nez afin de créer une chute de narine plus noble !

Ourler la lèvre inférieure, jusqu'à produire l'illusion d'un fruit parfaitement mûr !

Choisir la couleur de fard appropriée, en fonction de la température et de la luminosité du lieu à investir !

Toujours s'offrir au mieux de son potentiel esthétique !

Toujours !

Que j'ai entendu ma mère.

Que j'ai admiré sa beauté.

Toute mon enfance, j'ai joui de nos matinées de pure féminité dans sa chambre d'or. À m'enivrer du mélange d'effluves de ses innombrables cosmétiques. À contempler les célèbres sourires qui tapissaient le mur derrière son miroir. *Les divinités du Glamour*, répétait-elle, en buvant des cocktails roses ou blancs, en virevoltant sur la musique de Wagner. J'adorais Wagner. Sa musique me semblait aussi grandiose que la présence de ma mère. Et que j'aimais m'agenouiller près d'elle pour l'applaudir, sans cesse. Ma mère soufflait sur sa houppette, et les petits grains de talc tourbillonnaient silencieusement,

scintillaient,

un ballet microscopique, disait-elle.

Je dansais, et ma mère riait.

Lisez, au verso de l'image :

L'absolu consiste à jouir de soi.

Ma mère signait de cette maxime chacun de ses autoportraits.



J'aurais peut-être dû apporter d'autres images. Pour vous présenter ma mère en entier. Mais j'étais tellement anxieuse de vous rencontrer. Et votre réaction m'inquiète, aussi.

Je ne sais pas expliquer convenablement l'effet que ma mère provoquait. Mon père croyait qu'elle était une muse incarnée pour exprimer la quintessence de la beauté. Souvent, il s'immobilisait devant la porte close de la chambre de ma mère, le regard vide, totalement concentré sur son désir de la voir surgir. Un jour, il m'a confié que cette attente le comblait au-delà des mots. Et je comprenais, je crois.

Mes parents s'aimaient d'un amour parfait.

La plupart du temps, ma mère se cloîtrait dans ses quartiers, afin d'éviter tout contact avec mon père.

Distanciation hygiénique, chuchotait-elle.

Procédure de préservation du désir, m'expliquait mon père, d'un ton exalté.

Et quand il n'y tenait plus, mon père s'illuminait d'une fougue étrange, une colère presque, puis il forçait la porte de la chambre de ma mère, et tous deux gémissaient alors d'une même voix.

Le véritable amour, je vous dis.

Quand je lui répétais que sa beauté me semblait mille millions de fois plus merveilleuse que la mienne, ma mère me prenait dans ses bras et me couvrait le visage de baisers fleuris.

La jalousie entre femmes est le plus haut témoignage de reconnaissance, d'amour, du désir d'exister, professait-elle.

Et puis elle appelait mon père, pour lui raconter mon propos, en caressant ma tête.

Cette enfant n'est-elle pas exquise ?

Mon père confirmait d'un soupir. J'étais sacrée comme ma mère et tout ce qui la concernait. Pour en témoigner, mon père s'agenouillait, puis effleurait nos mains de son front, en proclamant qu'il n'existait aucun mot pour exprimer notre perfection.

Et quand ma mère disait ensuite en ouvrant une bouteille de champagne :

La petite serait jolie en rose et orange,

sitôt mon père m'entraînait dans les boutiques.

Tu serais jolie en rose et orange, c'est vrai, répétait-il.

Et nous revenions à la maison, attendre ma mère au salon avec ma nouvelle robe rose et orange et un bouquet de fleurs coordonné ; nous patientions, sans mot dire. Une étreinte fébrile de nos mains marquait notre émotion commune. Nos regards fixaient le milieu de l'escalier, là où ma mère aimait s'arrêter pour sourire. Parfois nous attendions toute la soirée, parce que ma mère avait beaucoup à faire pour parfaire sa perfection. Parfois l'attente durait des jours. Ou même des semaines. Mon père installait son bureau au pied de l'escalier, il faisait jouer une jolie musique, et moi je dansais et je riais, en prenant bien soin de ne pas friper ma robe. Et plus l'attente se prolongeait, plus grande était la fête. Mon père commandait alors des dizaines de bouquets de fleurs chaque jour, il m'offrait des poupées à l'image de ma mère, il me racontait ses souvenirs de leur amour, il m'expliquait toutes les émotions que ma mère savait susciter.

Pendant ce temps, ma mère sublimait son reflet.

Et peu importait le temps qu'elle consacrait à sa splendeur, du moment qu'elle existait.



J'aurais peut-être dû vous avertir plus tôt : vous avez entre les mains une reproduction de son auto-portrait. Ça explique le léger flou. Je conserve les

originaux en lieu sûr. S'il fallait que j'altère ne serait-ce qu'une bordure, un coin, un millimètre d'une de ses œuvres, j'en mourrais de honte.

Je ne me souviens plus à quel moment j'ai commencé à collectionner les autoportraits de ma mère. J'étais très jeune. Six ou sept ans. Mon père m'avait offert d'immenses albums roses, gravés de l'inscription :

Ma maman, que j'aime plus que tout au monde.

Mon père souhaitait que j'opère par datation, mais je préférais démêler les *Trois Grandes Humeurs* de ma mère, comme elle les nommait elle-même.

Il y avait d'abord son désir de séduction.

Je voudrais enflammer tous les cœurs, et surtout le tien, chair de ma chair, me susurrail-elle alors.

Venaient ensuite ses moments de froide satisfaction.

Admire-moi ! Observe-moi sous tous mes angles, je suis l'incarnation de la perfection, m'ordonnait-elle pendant des heures ces jours-là.

Parfois, ma mère ne parlait pas, et ne prenait qu'une seule photographie, d'une manière distraite. Puis elle s'installait à la fenêtre avec une bouteille d'alcool pur et elle dessinait de ses doigts des ronds invisibles sur le verre.

J'avais appris à reconnaître les regards de ma mère qui annonçaient ses replis sur elle-même, sa troisième

humeur. Alors, je m'isolais dans le corridor près de sa chambre et je contemplais mes archives. La collection des autoportraits de ma mère m'a occupée toute mon enfance durant. J'avais toujours à faire. Assister aux séances de photographie, ordonner les images, m'inspirer ensuite de mes préférées pour écrire des poèmes. J'ai écrit des centaines d'éloges à la magnificence de ma mère. Mon tout premier a d'ailleurs causé un émoi formidable :

Ma maman est belle comme ses blonds cheveux

parfaite comme le bleu de ses yeux

Mon père l'a exposé dans son musée où s'amoncellent les souvenirs liés à ma mère. On trouve de tout dans l'immense musée de mon père. Des bas filés, des mules disparates, de magnifiques toilettes dont ma mère souhaitait se débarrasser, et je ne sais combien d'accessoires conservés sous vide. Mon père s'inspirait d'ailleurs de chaque objet pour inventer ses romans d'amour qui ravissaient des millions de cœurs.

Il disait :

Si tu réussis à devenir une femme aussi merveilleuse que ta mère, ton bonheur sera assuré. Dès lors, tu n'auras plus rien à faire qu'accepter d'être adorée.

Ensuite, il allait ouvrir la porte à ses amis, qui venaient s'installer au salon, boire des liqueurs sucrées, discuter des sports et des actualités politiques, en attendant l'apparition de ma mère, chaque fois moulée dans une étoffe somptueuse.

Immanquablement le groupe implorait une chanson, et ma mère s'élevait sur le podium de verre conçu par mon père, pour chanter les classiques de ses idoles, en roulant lentement les hanches. Elle s'absorbait dans sa performance, le regard au-delà du groupe, puis elle se déroba au plus fort de l'ovation pour s'isoler dans ses quartiers le reste de la soirée. Et mon père me demandait alors d'une voix tremblante :

Vois-tu ? As-tu vu ? Est-il possible d'exister de manière plus absolue ?

Je voyais ; je ne croyais pas qu'il soit possible d'exister davantage que ma mère et j'applaudissais plus fort encore.

Que j'ai adoré ma mère.

Que j'adore encore ma mère.

Et mon père adore ma mère, et nous l'adorons ensemble ; nous adorons tout ce qu'elle adore, surtout sa beauté.

Ça semble tordu, extravagant, je sais.

Mais si vous connaissiez ma mère.



Observez cette attitude. Cette image révèle l'essentiel de ma mère. Consciente de sa beauté phénoménale.
Une offrande pour la jouissance de l'autre par la

sienne même, comme dit mon père. C'est son plus bel autoportrait. Parfaite, absolument.

Toujours parfaite, en fait.

Jusqu'à ce jour d'hiver.

La veille de son trente-troisième anniversaire.

Ce jour-là, elle a pris soin de se dénuder devant moi. Pour me montrer à quel moment précis on bascule de l'efflorescence à la putrescence. C'était un exercice d'observation difficile. Un affaissement de la chair à peine perceptible. Un si léger ramollissement.

Elle a dit :

Je t'accorde l'autorisation de me photographier. Une seule prise. Quand je serai couchée. Quand je fermerai les yeux. Seulement quand je fermerai les yeux.

Elle s'est parfumée, s'est glissée entre ses draps. Elle a bu lentement un cocktail, en multipliant les poses, en me souriant. Je l'observais à travers la lentille. J'attendais qu'elle ferme les yeux. Avec une fébrilité inexprimable. Le spectacle de la beauté de ma mère m'hypnotisait toujours autant. J'avais treize ans. Ce matin-là nous avions découvert ensemble mes premières menstruations.

Tu seras bientôt d'une féminité extraordinaire.

Ma mère avait eu cet étrange frisson.

Combien de temps ai-je patienté sans bouger, l'index sur le déclencheur?

J'ai remarqué l'apparition des tremblements, le serrement de ses mâchoires, ses déglutitions de plus en plus rapprochées, sa respiration pénible, mais je n'ai pas compris.

Et puis.

Sa bouche s'est ouverte comme souvent lorsqu'elle prenait ses postures de séduction. J'ai pensé qu'elle ressemblait vraiment à une poupée. Même regard vide, miroitant. Même absence. Et pourtant cette beauté. Cette perfection.

Elle n'a plus tremblé.

Son regard s'est cristallisé. Deux astres bleus, en suspens au cœur de son expression immaculée.

Elle n'a pas fermé les yeux. Je n'ai donc pas pu la photographier.

Jamais.

Ma mère croyait probablement que c'était mieux ainsi.

Qu'elle seule pouvait magnifier sa propre image.

Lorsque ma mère s'est suicidée, mon père n'a ni bougé ni parlé ni dormi pendant trois jours. Puis il s'est pendu au plafond de son musée. Il m'a laissé un mot :

Je suis allé rejoindre ta mère. C'est un voyage d'amour. Nous reviendrons te chercher un jour.

Alors qu'il oscillait dans le vide, il m'a semblé que mon père valsait au-dessus de son musée. Que c'était un hommage à ma mère.

Quand les autorités sont venues décrocher mon père, j'ai hurlé à tous qu'il fallait le laisser exactement là. Qu'il fallait regarder avec les yeux, sans toucher. Parce que c'est ainsi qu'on se comporte dans un musée.



J'ai patienté huit ans. À me remémorer nos longues périodes d'attente, qui ravivaient notre passion familiale. J'avais tellement de souvenirs, de merveilleux souvenirs. Je n'ai pas eu conscience du temps qui passait.

Puis mon père a respecté sa promesse. Ils sont enfin revenus. Enfin presque. Nous partageons maintenant mon corps. C'est une idée de ma mère. Ça nous permet d'être ensemble, à nous aimer. À nous adorer. Et nous avons tellement à faire. Avec les rééditions des romans de mon père, l'entretien de son musée et la conservation des autoportraits de ma mère. J'ai un immense héritage à gérer. À préserver. D'ailleurs, ma mère me le rappelle souvent quand j'observe mon reflet.

Une chute de narine plus noble !

Ourler la lèvre inférieure !

Elle a raison. Mon nez est trop large. Mes lèvres, trop minces. Regardez comme les siennes sont parfaites. Je veux les mêmes.

Voilà pourquoi j'ai souhaité vous rencontrer.

Ensuite, nous procéderons au remodelage des seins, des cuisses, des mollets et des fesses. Ma mère avait des fesses en forme de cœur.

Un cœur bombé d'amour éternel, répète-t-elle toujours.

Si vous avez besoin d'images supplémentaires, je m'empresserai de vous les fournir. On raconte que vous accomplissez des miracles avec votre bistouri.

Je ne demande rien de moins.

La déception

Ils s'agitent, ensemble sur un matelas. Lui dessus, nu ; elle crispée dessous, inerte.

Elle halète ; il grogne.

Autour, presque rien. Des murs de béton, le battement de la pluie contre les fenêtres, et quelques gouttes d'eau, chutant du plafond au plancher, mélodie de tintements cristallins.

« Qu'est-ce que tu t'imagines ? demande-t-il. Que je prends plaisir à te faire du mal ? »

— Je n'imagin... »

Il hurle. Il frappe. Une gifle violente.

« Tu me déçois tellement. Regarde-toi : grosse, laide. Vieille. Tu pourris. »

D'une brusque poussée, il lui enfonce un doigt dans la bouche ; de l'autre main il force la mâchoire à s'ouvrir. Cri minuscule.

« Tu penses que tu peux me manipuler comme tu l'as toujours fait, mais tu te trompes. Je te déteste. Tu comprends ? Tu peux mentir tant que tu veux. J'ai compris ton petit jeu. J'ai vraiment compris cette fois-ci. »

Ils s'observent.

Elle n'ose pas réagir, bouche grande ouverte, la langue tremblante.

Il respire. De plus en plus vite. Puis il crache. Sur la langue bombée entre ses doigts. Sur les joues. Il crache encore. Elle ferme les yeux si fort que ses paupières semblent se fondre dans son visage. Alors, elle gémit, une longue plainte, résignée.

« Ne dis rien. Absolument rien. »

Il retire ses mains ; les essuie, dégoûté, sur son torse nu.

Elle reprend son souffle.

« Je n'avais pas l'intention de te... »

Autre gifle.

« Tu ne peux pas avoir d'intention. L'intention, ça germe d'un semblant d'intelligence. Mais toi tu ne sais pas réfléchir, tu gâches tout. Tu me répugnes. »

Lentement, les mains de l'homme se nouent autour du cou de sa victime, dans la chair douce et humide.

« Je suis désolée... »

— Tu es quoi? chuchote-t-il, ton suave. D'où tu les sors les mots? Tu as entendu quelqu'un dire la même chose aujourd'hui? Tu fais semblant que tu sais communiquer, que tu as des choses à dire?

— Je... plus respi... »

Il frappe. Et crache. Et frappe plus fort.

Ses mains s'agitent sur le visage, étranglent encore.

Elle n'oppose aucune résistance.

Mimant la mort qu'elle sent venir.

Et.

Soudain.

Un son.

Aigu, répétitif.

« Qu'est-ce que c'est que ça? »

Il s'immobilise, en sueur.

« Te... » souffle-t-elle.

La femme s'affole. Hurle, d'un élan du corps entier.

Mais l'homme serre plus fort, grimpe à genoux sur la poitrine de sa victime. Et puis une larme. Roule de la joue de la femme jusqu'au poignet de l'homme.

« Tu pleures ? Trois, quatre doigts sur ta gorge flasque et tu perds toute dignité ? Allez, dégage. »

Il s'allonge sur le matelas ; elle tente de respirer. Il frappe encore, à coups de pied. Elle rampe, loin de lui, du matelas au sol, en gémissant, jusqu'à son sac. En extirpe un petit écran, l'observe. Il fixe d'un regard dédaigneux la chair maculée d'ecchymoses qui frémit ; elle s'habille en catastrophe.

« J'ai un accouchement. Et ça se présente plutôt mal, c'est un cas prématuré. Je peux revenir ? »

Il s'allume une cigarette.

« Pas aujourd'hui. Mais la prochaine fois, je ne vais pas te manquer. »

Alors ils sourient, en même temps.

« J'espère, dit-elle. Je sais que tu peux faire mieux. Et puis un jour, peut-être... »

— Non, pas question, je te l'ai répété cent fois. Te frapper, t'insulter, c'est comme tu veux. Mais ton fantasme "ultime", je ne peux pas. Désolé. »

Elle lance une liasse de billets sur le lit ; il esquisse un salut des doigts.

« Dommage, conclut-elle. Tu pourrais vraiment réussir à me faire jouir. »

La communion

Tout autour de moi, des milliards de cellules meurent tandis que je surgis dans ton ventre. Et tu t'empresses à constamment révéler ce qui nous menace, maman. Tu sais si bien reconnaître les mécanismes de la mort. Tu nettoies, gestes frénétiques, les légumes, les fruits, tes mains, toutes les surfaces qui t'entourent. Tu frottes et frottes, tu sais tous les périls bactériologiques sur tes dents, tes lèvres, ton corps entier frotté tous les jours ; et tu frottes tous les meubles, les murs, les poignées de porte. Il y a tant de mort à ralentir, il faut prévoir, toujours davantage, l'inévitable.

Tandis que nous sommes rondes ensemble, tout est présage de mort. Les escaliers où se briser le cou ; la proximité des coins de table avec l'image chaque fois de ton ventre crevé ; les trottoirs mouillés où s'éclater la cervelle, les passants aux regards torves qui s'alignent derrière nous ; combien de fous croisés

imaginant ton ventre explosé, maman, et ma si fragile existence abruptement interrompue, obsession de ton corps étalé rouge et fracas d'os, mes minuscules organes mêlés à tes entrailles sur l'autoroute? Tu t'immobilises au coin de toutes les rues.

Tu reconnais la mort partout maman et tu veux tuer. Tuer tes amants disparus, les voisins trop bruyants, les chauffards violents, les terroristes, les violeurs, les imbéciles, tous ceux qui envahissent ton espace vital. Tu veux tuer tous les jours ; tu crains la mort aussi souvent. Mort de ton père qui boit sa propre mort d'une soif jamais épanchée ; mort anticipée du chat sous une roue de camion, achevé d'un coup de pied pour l'envoyer au fossé. Tu dis chaque soir : Le chat n'est pas encore revenu, avec les jeunes et leurs expériences, on ne sait jamais, nous arrachions des ailes de mouches, nous, ou bien nous saoulions des poussins à la paille, parfois même avec du gaz à briquet ; j'ai écrasé tellement d'insectes, des colonies entières, à mettre le feu aux fourmilières pour tenter d'entendre le cri d'une seule fourmi, et peut-être reviendront-elles, pour me remplir le nez, les oreilles, les poumons de leur vengeance, pour m'étouffer ou dévorer ma chair de l'intérieur.

Toute peur est prétexte à mourir pour toi maman. Peur de la solitude, peur de vieillir, peur de l'effondrement du système économique, de la surpopulation, de l'épuisement des ressources, peur des bouleversements climatiques, des menaces de guerre nucléaire, peur d'être à la fois paralysée en entier et lucide jusqu'à la fin de tes jours. Chair de ma chair,

me répètes-tu, j'ai tellement peur de souffrir, que ça n'en finisse plus, que tu souffres aussi de me voir souffrir sans pouvoir rien pour moi, et je souffre de te savoir ensuite coincée avec ces images de ma mort atroce qui prépare la tienne similaire. Nous avons été conçus dans la mort, penses-tu souvent. Des milliards de spermatozoïdes en phase terminale. Une grande assemblée de suicidaires, un silence pour permettre le fracas de ta procréation. Les spermatozoïdes de ton père sont morts en moi pour te permettre d'exister. Tu as survécu à la mort de centaines de millions de semblables pour mieux mourir à ton tour. Pour mourir *plus longtemps*, en pleine conscience de la mort, mon enfant, après avoir souffert mille chutes, mille souffrances, mille pensées de chutes et de souffrances, mille morts anticipées.

Oui je comprends, maman. Je comprends pourquoi tu ouvres ta robe ce matin. Pourquoi tu te tiens droite, debout dans le bain. Il n'y a rien d'autre entre nous, que ta mort à venir puis la mienne ; il n'y a que ce couteau pour trancher au cœur de toute cette histoire. Est-ce ton envie ou la nôtre ? Je ne sais pas et ça nous importe peu, maman. Parce que la lame traverse ton ventre, puis le mien.

Et notre sang jaillit, une même couleur diluée dans l'eau du bain, en silence.

La promenade

Chaque samedi, fin d'après-midi, une familiale argentée émerge du stationnement souterrain de la Résidence. Sous le soleil, la neige, la pluie, quatre visages apparaissent dans l'espace vitré du véhicule. Au volant, Hervé, quatre-vingt-neuf ans, veuf, père de deux enfants, grand-père de quatre, arrière-grand-père de trois. À ses côtés, Jeanne, quatre-vingt-six ans, sans parenté aucune. Sur le banquette arrière, Maria, quatre-vingt-onze ans, trois fois veuve, mère, grand-mère et arrière-grand-mère d'un nombre indéterminé de descendants qu'elle réduit à un seul haussément d'épaules exaspéré. Assis bien droit à côté d'elle, Antonin, quatre-vingt-dix-sept ans, père de douze enfants, grand-père de trente, arrière-grand-père également, mais il ne suit plus le dénombrement depuis que son épouse repose aux soins de longue durée, sans aucun souvenir ni de son époux, ni de rien du tout.

Chaque samedi depuis trois ans, chacun à sa place désignée, sans aucun retard jamais, Hervé, Maria, Jeanne et Antonin quittent la Résidence, où ils ont tous l'intention de se laisser mourir dans un avenir prochain. Mourir congelé par défaut de climatisation, comme Alice du 1418, ou mourir d'allergie subite au yaourt bio, comme Arnold du 1604, les deux cadavres de la matinée, disparus et aussitôt oubliés, puisqu'on meurt au moins quinze fois par jour à la Résidence. Demain on voudra mourir encore davantage, étranglé dans le fouillis des branchements informatiques, ou bien d'un arrêt respiratoire devant la désolation du monde projetée en continu, en haute définition, sur les cent écrans qui balisent les corridors de l'édifice.

Aujourd'hui, direction Camping Sainte-Rosaline, classiques de Fred Astaire en fond sonore, que personne n'écoute vraiment puisqu'on pense à la mort récente du voisin de gauche ou à celle prochaine de celui de droite; Maria tousse un peu, Antonin hoquette, Hervé renifle en mode frénétique et Jeanne tremble, le corps glacé, malgré ses trois épaisseurs de maillot, polar, tricot, ses bas de laine et son foulard.

Comme d'habitude pendant la saison estivale, la familiale parcourt l'une des artères du camping, le temps de trouver ce qu'on est venu chercher: voilà, ça grogne à bâbord, depuis une tente-roulotte vieillotte; Jeanne s'y pointe, toc-toc. C'est l'heure de l'orgie sur la grande place, tout le monde y est, chacun ivre mort, sexe offert à la collectivité, beuglements

rock et hot-dogs moutarde à volonté ; il n'y a donc personne pour répondre à Jeanne, qui manœuvre, gestes rapides et précis, pinces crevant la moustiquaire derrière laquelle s'agite l'objet de convoitise : un minuscule poméranien, fourrure blanche, brillante. La bête sautille, jappe, halète, avance, recule d'un même élan mêlé d'inquiétude et d'enthousiasme. Jeanne susurre alors des mots doux, multiplie sourires et guiliguilis jusqu'à ce que le chien consente à lécher la main amicale, et puis hop ! le poméranien est plongé dans un filet déjà rempli de poils de centaines d'autres petits chiens semblables. Retour précipité à bord du véhicule, la bête transférée cul sec dans une cage bien calée entre les passagers arrière. Et la familiale quitte tranquillement le camping, direction nord, s'engage dans un rang de campagne au bout duquel elle disparaît dans un sentier discret bordé de conifères. Quelques secondes plus tard, le véhicule s'immobilise devant une petite construction en bois rond, le chalet d'Antonin, où s'entassent un lit simple, une table et une seule chaise.



Jeanne s'y enferme la première, seule avec le chien en cage, celle-ci déposée au centre de la table. L'octogénaire se déchausse, se recroqueville sur le lit, manière fœtus ; elle observe son otage. Et le poméranien grogne, jappe, pleins poumons. Il suffirait qu'on le libère pour que sa colère tombe net, tente-t-il de signifier, car malgré sa fourrure trop coiffée

qui empeste le Baby's Own, un talc dont il est saupoudré tous les matins après son poupou, malgré sa prestance de peluche décorative, il n'est ni précieux ni rancunier ni mesquin, il saurait batifoler dans l'immensité qu'il peut humer par-delà la puanteur des murs pourris, par-delà le violent relent d'humidité du vieux matelas moisi, bien loin de l'effluve aigre de la vieille chair qui vient de se tasser dans un coin ; voilà ce qu'il jappe avec ferveur, expulsant sa colère en grognements, en aboiements forcenés.

« Si tu savais, chien-chien, comme je m'ennuie, il faut toujours faire attention de ne pas déranger, et personne ne veut m'embêter non plus, tout petit. Mais moi j'ai besoin d'être stimulée comme dans le bon vieux temps, tu comprends ? Les coups de pied au cul, les engueulades, les drames, c'est toute ma vie, ça. Allez hurle à mort mon petit chien-chien, hurle-moi des cochonneries, ouaf ! ouaf ! »

Et Jeanne roule sur le lit, elle prend une position étrange, telle une chatte sur le point de mettre bas, à quatre pattes le bassin bien ouvert et tendu, mais ce n'est pas l'utérus qui expulse quoi que ce soit, c'est plutôt la gorge qui enfle sur un gémissement, jusqu'à ce qu'un hurlement éclate dans l'espace, tel un geyser sonore, toute l'énergie vitale de Jeanne concentrée en une seule note d'une amplitude inouïe. Et le poméranien hurle lui aussi, terrifié, hystérique, et Jeanne s'y met, elle jappe, elle grogne, elle roule sur le lit, elle fait coui-coui, imite la grenouille et la truie, et puis elle reprend sa position à quatre pattes, pousse un nouveau hurlement, avec plus d'ampleur

encore, qui vient à bout de la colère du poméranien, désormais pétrifié.



Maria s'enferme à son tour dans le chalet.

Pour elle, l'urgence est telle qu'elle se précipite sur la cage, y écrase son visage mou et flétri, y entrechoque ses dentiers jaunis, plante son regard haineux dans celui fuyant du poméranien et aussitôt le torrent longtemps contenu émerge :

« Ingrate ! C'est pas ça que je voulais ! C'est pas comme çaaaaa que je t'ai élevée ! Vous n'avez rien rien rien compris personne, rien de rien jamais ! »

Maria insulte l'ensemble de sa famille, les morts et les vivants qui devraient l'être aussi, condamnés pour l'avoir oubliée, isolée loin des siens pour qui elle a tout sacrifié, eux tous dispersés dans tous les sens, direction l'ailleurs, le plus loin possible des traditions, sans aucune pensée pour elle, que des gestes obligés, des cartes aux poèmes imprimés en Chine avec signature rapidement griffonnée, illisible, une coupure de journal pour annoncer une promotion ou une photo minuscule pour présenter l'arrière-petit-fils six mois après sa naissance ; Maria se débat du corps entier, gestes brusques dans l'espace, elle aurait pu éviter la moitié de sa misérable vie, avec des aiguilles à tricoter bien plantées dans son utérus, elle aurait pu ravalé ses embryons de petits cons dès le départ, pense-t-elle, et Maria fixe le poméranien

d'un regard fou, frappant sur la cage, qui tangué, qui résonne, vacille, au cœur de laquelle le poméranien gémit, écrasé dans la flaque d'urine qui s'élargit.

«Vous me faites tous vomir, dégueulasses imbéciles foutus trous de cul que je vous haïs, que je vous haïs maudits colons de cons d'imbéciles!»



Vient le tour d'Hervé.

L'arrière-grand-père s'installe sur la chaise, à côté du poméranien. Lui offre un biscuit, que le chien n'ose pas manger. En fait le poméranien adopte l'attitude du vaccin, ça va piquer c'est certain, il l'a compris avec la succession des deux folles qui ressemblent à s'y méprendre à celle qui le cajole du matin au soir, qui l'étouffe sur sa poitrine immense, qui lui répète l'amour toujours l'amour mon nounours adoré; oui à voir la posture tranquille d'Hervé ça va piquer, comme le dard du bourdon planté dans son museau l'été dernier, mais Hervé allume plutôt un cigare, avec un sourire. Et raconte ensuite son histoire. Du moins, le volet qu'il ne peut raconter à personne.

«Tu veux la vérité? C'est pas compliqué: j'ai toujours aimé tripoter les bébés. Les changer de couche surtout. Les bébés aiment les doigts qui chatouillent. Ils ne savent pas encore que je n'ai pas le droit de mettre mon doigt là ou là. Du moment que tu es doux, les bébés se laissent faire et même ils rigolent.

Ça c'est merveilleux, mon doigt tu sais où et un bébé qui rigole. Tu comprends chien-chien?»

Le poméranien ne comprend rien, il n'écoute même pas ; le biscuit l'intéresse un peu, il reconnaît l'odeur d'une pâtisserie, c'est peut-être une récompense pour son emprisonnement, on l'a déjà récompensé après deux jours entiers enfermé dans la salle de bain, à boire à la cuvette et à manger des croquettes éparpillées sur le plancher entre les mottes de cheveux et de poussière, alors il observe le biscuit, pourquoi pas un biscuit ? Et puis Hervé semble bien tranquille, à fumer son cigare, ressassant ses souvenirs encore vifs. Parfois il pleure un peu, ému.

« Changer la couche de mon arrière-petit-fils de deux semaines. Tu peux pas imaginer. C'est pas croyable. Je peux pas t'expliquer la sensation. »

Du coup, le poméranien se décide. Examinons cette chose de plus près, l'odeur ça va, couleur usuelle, mais la texture ? À peine une patte posée sur la rondeur du biscuit que la cage vacille, la main d'Hervé surgissant grande ouverte immédiatement refermée en étau autour du chien, qui retrouve sa vigueur à hurler, sans toutefois pouvoir bouger, étranglé de plus en plus d'une main, tandis que de l'autre le vieillard le tripote, en susurrant sa chanson préférée de Fred Astaire.

The way your smile just beams

The way you sing off-key

The way you haunt my dreams

No, no — they can't take that away from me



Jeanne, Hervé et Maria patientent à leur place assignée dans la familiale argentée, l'un sifflotant, l'autre souriant, l'autre encore soupirant d'aise. Antonin, lui, procède à l'inspection. Il vérifie l'ordre du chalet, remplace les meubles, nettoie l'urine et la merde du poméranien, qui grignote enfin son biscuit. C'est son truc, nettoyer. Bien observer d'abord l'état des lieux, s'en offusquer, marmonner des sacres religieux que personne n'entend, même pas lui, et tout nettoyer. Ça lui fait un peu d'exercice, et l'odeur de merde lui rappelle son enfance à la ferme, quand il se levait avant l'aurore pour traire les vaches après avoir traversé l'étable et maculé ses bottes d'excréments de chats, de chiens, de vaches, de crottes de souris ; ce qu'il donnerait pour se retrouver là, dans la ferme de ses ancêtres, étalé sur le dos à faire l'étoile de mer dans la bouillie de merde où il a grandi.

«Tu veux prendre un peu l'air avant de rentrer chez toi, chien-chien?»

La cage à bout de bras, Antonin fait le manège ; il tourne, de plus en plus vite, en observant le chien, aplati au fond.



D'ordinaire, les chiens retrouvent leur maisonnée bien avant le retour des maîtres qui reviennent en rampant au sol, vomissant jusqu'à leur lit où ils ron-

flent en canon nuit après nuit, dans la grande cacophonie de ronflements du camping entier. Aujourd'hui par contre, c'est la catastrophe, on cherche le poméranien partout, hurlant pour se faire entendre du chou-chou disparu.

Jeanne apparaît alors, sourire bienveillant, avec la cage et le poméranien amorphe au fond, sa fourrure ternie par l'urine, la merde et les miettes du biscuit.

Et c'est aussitôt la fête, bouteille de vin, de gin, croustilles et beignets, la gratitude et les larmes de bonheur, retrouvailles grandioses, le quatuor de vieillards remercié, applaudi, récompensé.



Sur le chemin du retour à la Résidence, Jeanne formule une idée :

« Avec la récompense, on pourrait s'offrir un chiot à l'animalerie la semaine prochaine, pour faire changement.

— Oui, un petit chiot, c'est mignon, approuve Maria.

— C'est une idée intéressante, en effet. Il faudrait s'y prendre plus tôt dans la journée. Pour se faire rembourser avant la fermeture », suggère Antonin.

Hervé attrape alors d'un geste affectueux l'épaule de Maria et celle de Jeanne :

« On pourrait jouer les vieux séniles. Acheter un chien et revenir en prétextant que c'était plutôt un chat qu'on voulait. »

Éclats de fou rire ; une vague de bonheur déferle alors sur le groupe. Et dans la lumière rosée du soleil couchant, Hervé, Antonin, Maria et Jeanne échangent un sourire, plein de promesses.

L'ordre du jour

Un matin, ils se rencontrent. Tous.

« Bienvenue à l'Assemblée », lance une voix bien haut perchée.

Applaudissements, sourires et sifflements : ainsi s'exprime la bonne volonté de chacun à célébrer cette première minute de la journée.

« Amis ! Nous avons beaucoup de points à l'ordre du jour, notamment un retour sur nos magnifiques réalisations ainsi que l'organisation des prochains événements. Quelqu'un souhaite ajouter quelque chose au point Divers ? »

Aussitôt, un adolescent se lève, blafard, un costume savamment décousu autour de sa silhouette avachie :

«Je veux ajouter à l'ordre du jour le droit universel à l'éducation! Libre accès et pleine gratuité!

— Excellente suggestion! applaudit-on, il faut apprendre pour ensuite savoir réfléchir et réagir, c'est l'évidence! commente-t-on d'un bout à l'autre de l'Assemblée. Avec la communication qui se complexifie, les compléments d'information et les nouvelles théories, avec les principes de cognition, les statistiques de non-alphabétisation, le manque de concentration et la multiplication des sources de distraction, il faudra toutefois créer des commissions pour l'éducation et revoir en entier les stratégies de l'instruction!»

On inscrit donc la proposition à l'ordre du jour.

Or, une femme à l'allure tout entière effondrée s'interpose :

«Au diable l'éducation! Vos diplômes ne servent qu'à gratter le cul du capitalisme! Ce qui compte vraiment, c'est l'alimentation! Nous avons faim!»

Et les appuis se multiplient, avec une vigueur amplifiée :

«Bien sûr qu'il faut manger, il importe de s'énergiser pour avoir la capacité d'exister ensuite au meilleur de nos facultés, s'entend la majorité.

— Oui, mais encore doit-on bien étudier la question nutritive, les valeurs énergétiques et les méthodes d'optimisation des fonctions biologiques! rajoute-t-on çà et là.

— Et moi, j'aimerais tellement trouver un vrai régime, pour fondre un bon coup et découvrir enfin ma silhouette bien nette, une ligne, une seule, parfaitement affinée», murmure le tiers de la foule, tandis que d'un geste violent l'effondrée ouvre sa robe sur sa progéniture, huit petits corps inertes qui sucent, avides, les lambeaux de chair de leur mère.

Estomaquée, l'Assemblée se lève en bloc, un même hurlement d'effroi explosé dans chaque bouche. Une artiste déploie du même coup son système d'enregistrement :

« C'est pour mieux capter le rythme de la succion et l'étrange sifflement qu'émet l'ossature au moment de sa désagrégation, explique l'artiste posée et joliment maniérée, il y a là quelque chose de profondément vivant, un résumé sonore du processus de filiation! »

Et d'autres bruits éclatent, des miettes de pain assaillent la progéniture suspendue, autour on crée la chaîne alimentaire ; bientôt, les enfants affamés se gavent, en riant, sous les sanglots éplorés de vieilles dames qui pleurent la tristesse d'un monde où l'on doit sucer des os putrescents tels les leurs pour survivre un peu plus longtemps mais à peine :

« Quelle époque, non mais quel gâchis! » pleurent-elles davantage.

Or, les enfants et les vieilles dames n'entendent rien des fous rires d'adolescents qui, plus loin, mâchent d'énormes champignons magiques.

« Oui, vraiment mémorable déjà, cette Assemblée, jugent les jeunes gens, on se souviendra de travers ! On aura tout entendu d'un autre point de vue ! On va donc trouver comment rire sans arrêt jusqu'à demain, peu importe leurs manières de s'inquiéter d'absolument tout pour tellement moins que rien !

— Amis ! impose alors la voix haut perchée. Est-ce complet pour le point Divers ? Peut-on adopter l'ordre du jour ? »

À l'avant, un visage anguleux, sans couleur et sans âge, grimace au bout d'une cravate nouée bien serré :

« Un instant ! J'exige que la problématique de la surpopulation soit inscrite à l'ordre du jour ! Lorsqu'on n'a rien à manger, on n'a certes pas les moyens d'enfanter ! Nous ne sommes plus des animaux pour fornicuer impunément n'importe quand n'importe comment ! Nous devons instaurer des méthodes civilisées pour gérer notre multiplication !

— Mais nous ne sommes pas non plus des robots à programmer ! répliquent alors certains. La vie, c'est naturel ! s'offusque-t-on.

— Hé ho ! L'intelligence, c'est naturel aussi ! s'objecte la multitude. Nous sommes beaucoup trop ! Regardez donc un peu la mêlée ! Je passe ma vie à attendre partout pour n'à peu près rien faire ! Il n'y a presque plus de place tellement nous sommes, et combien n'ont nulle part où aller, je vous le demande ? »

Des spiritualistes s'étirent dès lors entre toutes les objections et calment les frayeurs de grands gestes yogiques :

« N'ayez crainte : tout est parfait, scandent-ils, l'Univers est infini ; plus nous serons nombreux, plus nous existerons, plus le Divin sera révélé dans toute sa splendeur ! »

Mais les hurlements abondent tout de même autrement :

« VIVE L'ORDRE ET LA MÉTHODE ! VIVE LES STRUCTURES ET LES PROCÉDURES !

— Amis ! clame alors avec une pointe d'inquiétude la voix haut perchée. Autre proposition au point Divers ? Pouvons-nous procéder à l'adoption de l'ordre du jour ? »

Une très vieille femme, dépourvue de lèvres, de dents, de salive, lève une main tremblante au ciel :

« L'humanité se permet d'exister sans prendre le temps de réfléchir au pourquoi de son existence ! Je propose qu'il soit inscrit à l'ordre du jour l'élection d'un Conseil de sages !

— IL N'EN EST MÊME PAS QUESTION ! s'exclame-t-on aussitôt en catastrophe, on ne va pas recommencer avec ces histoires de religion ! On s'arrache les cheveux, la tête, et tout le reste depuis des millénaires à tenter d'appliquer les grandes lois des plus grands sages et voyez le désastre ! »

Des régiments d'athées, d'agnostiques et d'intellectuels se contorsionnent et gémissent sur leur siège, terrassés par un empoisonnement cérébral cathartique.

« Vos sages ont envoyé nos mères sur le bûcher ! renchérit une praticienne en naturopathie.

— Vos sages n'en ont que pour la sagesse ! Ils n'ont que faire de l'humanité ! » s'emportent d'innombrables voix en canon.

Et subitement, des drapeaux verts surgissent, avec des dessins d'arbres, d'oiseaux, de poissons. Un bataillon de brunettes bien bâties bombarde l'Assemblée de fleurs de toutes les couleurs :

« À quoi bon votre sagesse, vos lois, et votre éducation ? Il faut parler de la pollution ! De la destruction des écosystèmes ! De l'épuisement de nos ressources ! TOUS ENSEMBLE POUR LA PLANÈTE ! TOUS ENSEMBLE SUR LA PLANÈTE ! »

Mais les nombreuses poupées aux regards miroitants agitent en boudant leurs atomiseurs de fixatif à cheveux. Et les innombrables représentants des Grandes Entreprises se replient sur leur portable, l'attitude parfaitement imperméable.

« Amis ! vocifère encore la voix haut perchée. Nous avons un programme très chargé ! Quelqu'un propose l'adoption de l'ordre du jour ? »

À l'arrière, une femme hurle. Elle tend un bras vers l'Assemblée et glisse une lame sur son poignet, qui s'ouvre dès lors sur un puissant geyser de sang :

« Nous tuons pour manger ! Nous polluons pour exister ! Nos frères violent nos sœurs et nos mères, nos pères assassinent nos enfants ! Nous sommes des monstres ! Il faut exterminer toute trace de l'humanité ! »

Sans plus de manières, la suicidaire asperge sa tête de son propre sang. Immédiatement, des draps immaculés apparaissent en accéléré ; on emmaillote l'ensanglantée d'une suite de gestes professionnels :

« N'ayez crainte ! Nous avons prévu les débordements, les accidents, nous avons des tranquillisants et du désinfectant ! »

D'un bout à l'autre de l'Assemblée, on pleure l'incident ; on révèle un lavage d'estomac rempli de pilules, de gélules, de comprimés, ou la hauteur du pont duquel on a presque sauté, ou la longueur de la corde conservée dans le placard au cas où. Et pendant ce temps, la majorité grogne :

« On ne sait plus très bien ce qu'on espère de ce rassemblement d'énergumènes qui ne méritent qu'une bonne gifle pour retrouver un peu d'esprit », marmonnent l'un et l'autre et tout un chacun.

Et voilà qu'une étrange créature se lève, tête chauve, regard métallique, un costume de lumière fluctuante dissimulant son corps filiforme :

« Filles et fils ! N'oublions pas l'objectif fondamental de l'Assemblée : préparer notre devenir commun par l'expérience existentielle ! Et vous, suicidaires, ayez l'obligeance d'être conséquents avec vos propres conclusions : vous voulez mourir, alors mourez ! Et laissez-nous poursuivre notre processus évolutif ! Nous avons un Univers à ordonner, une espèce supérieure à faire naître de nos présences imparfaites ! Que la quête de l'Évolution suprême soit inscrite à l'ordre du jour !

— Holà la mutante ! se scandalise la majorité. Faites pas chier avec vos idées de supériorité, déjà qu'on ne sait même pas s'y retrouver avec la normalité ! Retournez faire vos simagrées dans vos galeries d'art bien aseptisées ! »

Mais d'autres voix ripostent avec une passion inédite :

« Vive la quête du sublime, vive le passage à une nouvelle existence plus vivante, vive l'immortalité de nos chairs améliorées ! »

Et tandis que les exclamations les plus aiguës répondent en écho aux évolutionnistes, un homme à la présence rassurante, le dos bien droit sous une allure médicale, s'interpose avec prestance :

« Allons ! Calmez-vous ! Pour réussir à relever nos défis, nous devons constituer une civilisation énergique et enthousiaste ! Pour l'instant, nous sommes affaiblis par l'obésité, l'alcoolisme, la toxicomanie, la dépression et combien d'autres milliers de maladies !

Il faut donc consacrer nos efforts à la recherche dans tous les secteurs de la santé physique et mentale! C'est la priorité à l'ordre du jour!»

Et les applaudissements soulèvent l'Assemblée entière.

« C'en est assez du calvaire hormonal!

— Libérons-nous des allergies, des virus, des bactéries!

— Trouvons enfin une issue à l'anorexie, la boulimie, l'asthénie, l'insomnie et toutes les phobies!

— Attaquons-nous aux troubles de la personnalité, enrayons une fois pour toutes notre manque de bonne volonté! VIVE LA SANTÉ!

— Amis! répète alors d'un ton exaspéré la voix haut perchée. Merci à tous ceux et celles qui ont formulé de très pertinentes suggestions! Quelqu'un doit maintenant proposer l'adoption de l'ordre du jour!»

Or, un groupe se lève: mille femmes d'étoffes blanches camouflées. À leur tête, une silhouette menue pointe d'un index accusateur le cartel de poupées qui se chatouillent les cuisses.

« Parlons plutôt de la véritable maladie de la féminité! Inscrivons le Pornographisme à l'ordre du jour! Et jugeons ces infâmes créatures qui exposent leur corps avec l'impudeur des démons! Toutes ces guerres menées par vos mères pour accéder à la liberté d'action et de parole, et voilà vos lèvres qui

se dissimulent sous d'épaisses couches de gras plutôt que de s'activer à transmettre le savoir féminin ancestral! Progénitures ingrates! Vous vous avilissez à susciter des pulsions sexuelles, sans même plus procréer! Vous vous agitez telles des épileptiques, écrasées sous des masses d'hommes qui ne savent plus à quel saint se vouer!»

Mais follement excitées qu'on leur prête une telle attention, les poupées couinent et gloussent en riant :

« Faut s'éclater un peu, mémé, le féminisme, c'est aussi la liberté de se faire baiser jusqu'à exploser si ça nous démange et c'est quoi cette histoire d'ancestral? Déjà qu'il faut se la jouer sérieux avec la coloration, l'épilation, les tampons et les condoms... Votre savoir féminin, branlez-vous avec, on s'en dilate l'anus!»

Et d'un seul geste, le cartel de poupées aux seins surdimensionnés bondit en exhibant courbes pulpeuses et mèches de cheveux bien bouclées, retroussant microjupes sur d'énormes vulves totalement épilées :

« Vive la jouissance à l'ordre du jour!

— Comment a-t-on pu en arriver là? rétorquent sitôt les puritains. Mais que devenons-nous donc? Des expériences de laboratoire pour savants mutants? Des poupées de plastique ambulantes qui zozotent au moindre coup de vent?»

Alors, au milieu du débordement, une enfant hurle.

Ce n'est pas un cri de désespoir.

Ni de la colère.

C'est de l'effroi. Une peur si intense qu'elle saisit toute l'Assemblée tandis que l'enfant s'enfuit en courant, les mains collées aux oreilles :

«Je ne veux pas de gros seins de plastique ! Je ne veux pas me barbouiller le visage de produits chimiques toxiques ! Je ne veux pas m'ouvrir les veines ou faire des régimes, je ne veux même pas aller à l'école parce que les profs sont aussi détraqués que vous ! Et je me fous de vos histoires de sagesse et de votre pollution ! Je veux sortir d'ici !»

Contre toute attente, les applaudissements tonnent, des beuglements jaillissent, les poupées font de jolies moues boudeuses à l'enfant, les grands-mamans sont émues de l'audace de la petite, les adolescents en redemandent :

«IL FAUT TOUT FAIRE SAUTER !»

Mais voilà qu'un petit monsieur réclame l'attention avec fureur :

«Nous non plus, mademoiselle, on n'a pas demandé à venir au monde dans ce bordel !»

Et du même coup, des humeurs se déchaînent partout :

«J'en ai assez de me taire !

— Je suis malade !

— Je suis bien trop pauvre !

— Je suis incapable d'aimer !

— Je voudrais tellement voyager !

— Je n'ai même pas de diplôme !

— Je n'ai jamais pu m'entendre avec ma mère et ma fille ne comprend jamais rien !

— Je ne veux plus travailler !

— Je suis venu ici pour être entendu, pas pour me taper les plaintes de tous les tordus ! »

Au cœur des démêlés, une centenaire s'avance. Elle se déshabille, révèle une poitrine amputée, un œil de verre, une jambe de bois. Peu à peu, toute l'attention converge vers l'horrible spectacle. Dans un raz-de-marée de murmures ahuris, la centenaire s'exclame d'une voix exaltée :

« Écoutez l'incroyable mélodie de notre Assemblée ! Vous existez tous avec une telle passion, une telle énergie ! Vous êtes d'une beauté infinie ! Soyez tous béniiiiis ! »

Et dans un cri d'extase, la centenaire s'élève, à un mètre du sol. Elle flotte, un sourire béat aux lèvres. Un ange passe. Puis deux. Puis l'Assemblée manifeste d'un même souffle son incompréhension. Ou sa stupéfaction. Ou même son adoration. On gronde, on tonitrué, on geint, on hoquette. On n'entend plus qu'un vacarme assourdissant. Et tandis qu'on s'empresse de faire disparaître la centenaire en coulisse,

un coup de sifflet explose. Le bruit est à ce point strident que l'Assemblée entière se statufie.

« AMIS! hurle alors à tue-tête la voix haut perchée. Nous avons ajouté au point Divers : le droit universel à l'éducation, l'alimentation, la surpopulation, l'élection d'un Conseil de sages, la protection de l'environnement, l'Évolution suprême, la santé physique et mentale, le Pornographisme, la jouissance et la bénédiction! Nous étudierons, analyserons, débattrons TOUTES les propositions et, au terme de l'Assemblée, nous assumerons ensemble TOUTES nos décisions et appliquerons les dispositions nécessaires à la concrétisation de TOUTES nos intentions! ALORS, MAINTENANT, je répète ma question : Qui propose l'adoption de l'ordre du jour? QUI? »

Et dans un silence complet, une mouche traverse l'assistance, elle virevolte au-dessus de tous, captant au passage l'ensemble des regards, où se reflète fixement le même point d'interrogation.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS
Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le
monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON
Le juste milieu

Howard McCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse
L'orangerie

Hélène VACHON
Attraction terrestre
La manière Barrow

Sarah WATERS
L'indésirable

Thomas WHARTON
Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK
Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN MARS 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Variations endogènes* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 12 arbres, d'économiser 7 203 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 182 kilos de déchets solides et de 771 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec